

30. b. 12
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution.
1866.



ISABELLE.

Imprimerie d'Éverat, rue du Cadran, n° 16.

ISABELLE,

LETTRES PUBLIÉES

PAR DE SENANCOUR.

Ce qu'on peut connaître de plus intime et de plus vrai dans la condition des mortels, c'est la douleur.

129e *Comment. du Bostan de Saady.*



A LA LIBRAIRIE D'ABEL LEDOUX,

95, RUE DE RICHELIEU.

PARIS. M DCCC XXXIII.

Dans une circonstance où il s'agissait d'un homme célèbre qui ne vit plus, l'éditeur de ces Lettres ayant apparemment à écarter de certaines insinuations, déclara que jamais il ne dédierait ses écrits à personne. S'il en était autrement, les occasions ne manqueraient pas pour motiver une dédicace. Il serait naturel de rendre hommage aux qualités constantes avec tant d'accord, aux procédés si aimables, à l'amitié d'un député académicien, le juge sans appel de Richelieu. Des rapports moins anciens, mais déjà chers, feraient joindre à ce nom celui de l'un des prési-

dens de la chambre, si estimé pour son zèle éclairé, particulièrement depuis le voyage de Cherbourg. Puisque une épître de ce genre est souvent un monument de reconnaissance, qu'y aurait-il de plus convenable que de confesser hautement l'attachement qu'on a voué à l'historien de la révolution française, au ministre dont on aimait déjà et les beaux talens et la personne avant de recevoir des marques de sa bienveillance. Assurément un autre lien dès long-temps intime ne serait pas mis en oubli, et le désigner ce serait aussitôt le justifier. Des occasions de s'expliquer davantage pourront se présenter; alors de gracieuses interventions, relatives en partie à la deuxième édition d'*Obermann*, fourniront aussi des souvenirs bien justes. Mais il faut maintenant se borner à ces demi-confidences, et même ne leur consacrer ici que quelques lignes.

On s'attache rarement à observer dans le cœur humain des impulsions étrangères à l'intérêt personnel, et aux passions presque toujours personnelles elles-mêmes. Dans les autres inspirations, la plupart des hommes ne ver-

raient que des exceptions tolérables peut-être, mais peu naturelles. Des esprits plus étendus en jugeront mieux et ne croiront pas chimériques des caractères moins soumis. Quant à Isabelle, sans prétendre constater absolument les détails qui la concernent, on publie ses lettres comme une esquisse morale. C'est une physionomie trop particulière peut-être; toutefois il est parmi nous des femmes qu'Isabelle n'étonnerait pas sous ce rapport.

Livrée à ses propres idées, dans la jeunesse, et voulant suivre des penchans louables à ses yeux, elle méconnaît un peu la force des choses. Ce sera pour elle une nécessité de sortir des limites vulgaires, et même elle se pro-

mettra de se placer au rang des véritables écrivains, de ceux qui ont pour objet de soustraire à des maux invétérés plusieurs générations. Cependant sa situation deviendra difficile; elle ne distinguera plus ce qu'il faudra choisir, parce qu'elle ne se sera pas assez fortement garantie d'abord des affections qu'elle aurait dû regarder comme inconciliables avec son projet. Sa conduite irrésolue détruit ainsi les avantages qui s'offraient à elle, sans lui procurer ceux qui eussent exigé des sacrifices moins douteux. C'est une grande erreur de se dire à l'abri de toutes les passions par cela seul qu'on se sent incapable de s'avilir, et c'est peut-être une grande faute d'aimer quand d'autres inclinations, ou d'autres vues,

s'opposent à ce qu'on mette dans cet attachement ses plus hautes espérances.

On n'a conservé que les lettres d'Isabelle, et cette partie même du recueil a subi des retranchemens.

Isabelle à Clémence.

PREMIÈRE ANNÉE.

LETTRE PREMIÈRE.

Me voilà loin de toi; je l'ai voulu. Seule, isolée, je suis privée des habitudes les plus douces, et je n'ai pas obtenu cette résignation à laquelle devraient conduire des maux que le temps n'adoucira pas.

Nous nous écrirons souvent; ce sera mon premier plaisir, le seul peut-être, et c'est d'avance ma consolation. Je me figure que

de cette manière l'éloignement, au lieu de nuire à notre union, la rendra plus certaine en quelque sorte, et plus intime.

Il me restera quelques ressources bornées, mais assez grandes pour mes besoins. L'indépendance que ce faible revenu peut procurer me paraît un avantage inestimable. La solitude, et surtout une solitude de notre choix, est un soulagement dans nos regrets; on dirait même que, malgré l'absence, elle nous rapproche de ceux que nous aimons, en nous éloignant d'une société qui cherche toujours des distractions parce que rien ne l'attache. Si je ne sais plus ce qui me satisferait entièrement, je songerai du moins à éviter ce qui ne saurait me convenir; je regarderai cette circonspection, ce soin de ma sûreté, comme un hommage à la mémoire d'un père dont la tendresse oc-

casiona ce projet fatal embrassé avec tant de constance, ce voyage peu conforme du reste à ses penchans.

Lorsqu'il s'embarqua, je fus saisie d'un effroi invincible. Depuis plusieurs semaines divers bâtimens avaient mis à la voile, aucun d'eux n'avait été rencontré par l'ennemi. Quand celui dont mes yeux ne se détachaient pas fut attaqué, presque au sortir du port, je n'en fus point surprise; je voyais s'expliquer les craintes extraordinaires qne j'avais éprouvées. On m'apprit ensuite que la première bordée avait renversé mon père, qui avait voulu rester sur le pont avec son jeune ami. Je le savais, répondis-je seulement. Je n'aurais pu dire autre chose; sans doute j'avais ignoré sous quelle forme le malheur allait se présenter, mais j'en avais senti les approches. On devrait s'attacher aux pas de ceux qu'on aime, et les suivre en quelque

lieu que ce fût, puisqu'il est si difficile de vivre sans eux.

Même jour.

Je ne pense pas que l'intimité même soit toujours altérée par une sorte de déférence. L'entière égalité est bonne sans doute, mais elle ne semble pas indispensable. La plupart d'entre nous, à leur entrée dans le monde, voient s'ouvrir pour eux des carrières diverses. Si chacun suit la sienne, l'opposition des intérêts se fera sentir dans cette indépendance, et l'amitié s'affaiblira; si, au contraire, je donne à l'un des deux amis quelque supériorité, il entraînera l'autre, et ils seront d'accord. Lepremier ne sera pas seul dans ses entreprises; lorsqu'il éprouvera des peines, il aura un consolateur. Celui-ci, plus heu-

reux peut-être et plus libre, n'aura d'autre office que de préparer, ou de multiplier pour la satisfaction mutuelle les douceurs de la vie domestique. Un semblable contraste, au milieu même d'une intimité sans bornes, est précisément ce qui rend séduisante l'idée du mariage, quand on en juge, comme tu le fais quelquefois, par ce qui devrait toujours être. Associée à l'homme, mais lui laissant l'autorité dans les circonstances où on ne peut la partager, la femme conserve en effet le meilleur lot de la vie conjugale. La tête plus tranquille et le cœur plus animé, elle se soustrait aux sollicitudes qu'un fort caractère ne redoute pas toujours, mais que la vanité seule peut envier; son heureuse destination est d'embellir ce qui déjà paraissait aimable, ou de dissiper tout ce qui serait pénible.

Pour moi, je ne dois rien espérer, si ce n'est de me soutenir contre le sort, ou du moins de ne rien faire qui le justifie quand il m'accablera. Si tu étais aussi libre que j'ai le malheur de l'être, je te dirais: Unissons-nous; je n'ai plus de destinée, je suivrai la tienne. Mais qu'y a-t-il qui ne me soit interdit? J'ai délibéré par devoir en quelque sorte, et non pas avec confiance. J'attends peu de chose des sages résolutions que pourtant je cherche à prendre. Le terme où il faut que j'arrive est peut-être reculé. Je l'ignore; seulement je doute qu'il soit heureux. Mes craintes peuvent paraître chimériques; mais, ce qu'il serait ridicule d'affirmer, je ne puis m'empêcher de le sentir.

Je n'avais d'ailleurs d'autre parti à suivre que celui qui m'éloigne de toi: le séjour de la ville ne me convient plus. Quelques heures passées dans la maison pater-

nelle viennent de me prouver qu'il me serait impossible d'y vivre désormais. Ne sachant où rester seule, j'entrai dans le jardin; mais les lis dont mon père avait toujours pris soin lui-même fleurissaient comme dans ces étés que je ne verrai plus, et les iris de la première butte de gazon me semblaient placés sur un tombeau.

Je t'assure que je suis bien ici. Ma nièce, disait madame de F....., aimera mes fermiers, ce sont d'honnêtes gens. Je les aime en effet, et je trouve même l'éloge un peu restreint; ces conditions obscures ont leurs vertus, et quelquefois leur esprit. Cottins est un excellent homme, dont on a toujours remarqué la bonne conduite. Sa femme, non moins estimable, me parle souvent et de ma mère, que je perdis étant si jeune, et de sa propre fille, qui fut ma nourrice, mais qui bientôt mourut en couches. Je me félicite d'avoir

préféré la ferme au château ; je suis à plus d'une lieue de madame de F....., mais enfin je demeure également chez elle. J'ai rendu très-commode mon logement modeste. Je me nourris à ma manière ; je ne vois pas un importun, et les jours ont pour moi leur durée naturelle. On retrouve dans ces habitations éparses des émotions plus simples, ou des indices d'une loi plus heureuse. C'est un charme dont il faudra jouir ; c'est l'absence des folles misères et le tranquille oubli du monde.

Le site n'est pas riant, mais j'en aime la beauté un peu sauvage. On m'a cédé une portion de jardin, où je verse deux ou trois fois par semaine cent arrosoirs : c'est malheureusement tout ce que je sais y faire. J'ai mes livres et mes pinceaux. Une jeune parente de la bonne mère Cottins vient souvent passer quelques heures au-

près de moi ; je l'accoutume au travail d'aiguille parce qu'on doit la marier à la ville. Elle n'a pas encore treize ans, et elle semble regretter de ne pas rester villageoise ; mais je n'ose applaudir à ce bon sens, de peur de faire remettre en question ce mariage qu'on trouve avantageux, et qu'on veut réaliser dès que l'âge de Pauline le permettra.

Tu t'habitueras à la longueur de mes lettres. Ecrivons toutes deux à notre manière ; c'est entre nous la vraie convenance.

Aujourd'hui même il y a un an que l'on a reçu les dernières nouvelles de Jules. Clémence, voici vingt-deux mois écoulés depuis que nous avons perdu, moi mon père, et lui sa liberté.

LETTRE II.

J'aurais dû ne jamais connaître cette lettre que tu m'as fait parvenir; mais tu n'as pu en juger ainsi, à cause de plusieurs choses que te laissait ignorer notre séparation. Encore incertaine de ma tranquillité, j'adoptais une manière d'être qui pût influer sur l'imagination même, et m'offrir un but nouveau. Pour me forcer à

rentrer dans la paix, je m'accoutumais au silence des champs, qui ne la procure pas toujours, mais qui en fait mieux sentir la nécessité.

C'est apparemment parce que la lettre de Jules était dans la tienne, que je l'ai lue sans songer à l'avenir. Il ne m'était pas venu dans l'esprit qu'un jour il se servirait de cette voie. A la vérité il ne lui en restait aucune autre; et d'ailleurs la nature d'un lien formellement autorisé dans des temps heureux, lui a fait espérer de ta part quelque indulgence au milieu de nos afflictions.

Je conçois que tu n'aies pas été plus sévère. Il m'aurait crue instruite de toutes ses peines; et, tandis que je me serais flattée de l'oublier, il aurait compté parmi ses espérances le projet de notre réunion.

Ce papier si frêle qui a traversé les dé-

serts et l'Océan, ces lignes que l'espoir dictait, et qui décèlent tant d'alarmes, ce gage d'anciens souvenirs, est-ce là simplement une lettre d'un homme à une femme, et Jules n'est-il pas l'ami qu'on m'avait destiné? Mais, Clémence, il se trouve que j'avais renoncé à lui. Je croyais lui être inutile, je me suis promis de n'aimer jamais. Si j'avais su ce que j'apprends, peut-être n'aurais-je pas adopté cette résolution; mais elle est devenue mon asile, et le jour de la délibération est passé. Bien qu'il n'ait été question que de moi-même lorsque je prononçai le mot solennel, je l'ai cru irrévocable : je n'ai pas pensé que mes motifs fussent au nombre de ceux qu'un incident doit changer, et qu'on se rappelle ou qu'on méconnaît selon les circonstances.

Dans l'isolement où me laissait la mort de mon père, je me persuadai du moins

que je resterais inaccessible à tous les sentimens inconsidérés qui s'introduisent dans des cœurs moins malheureux. Les maux irréparables doivent donner quelque raison, me disais-je, et si nos jours sont affligés, il ne faut pas pour cela les rendre stériles. Des études sérieuses et l'élévation de l'ame peuvent être un refuge. Les chagrins auront quelques suites salutaires, si nous savons chercher ces dédommagemens.

Ainsi éloignée du monde, et comprenant à peine qu'on puisse y être ramené par le goût des plaisirs, je me félicite de n'avoir plus de vives espérances. Ce serait trop de misère d'éprouver à la fois, et du découragement, et le regret des illusions. Beaucoup d'hommes occupés seulement de vivre en hommes, je veux dire de penser ou d'agir convenablement, ont cru cette manière de remplir les heures aussi per-

mise que la remuante oisiveté d'une partie des gens qui sont en place. Délivré du double joug des passions et de l'habitude, on ne s'attache qu'à la vérité impérissable. Sans pouvoir visible, les disciples des sages n'ont fait directement que peu de bien; cependant leurs leçons ou leur exemple ont resserré les bornes du crime et de l'erreur. Pourquoi cette sorte d'indépendance serait-elle refusée à toutes les femmes?

Mais moi, compterai-je sur la durée d'un espoir qui même aujourd'hui me captive faiblement? Verrai-je le fruit de quelques années fortes et silencieuses? Nous croyons que notre courage va surmonter les obstacles; mais souvent c'est le sort qui nous permet ou qui nous interdit ces efforts mêmes. Parce qu'un billet venant d'un autre hémisphère a passé de

main en main jusque dans ces vallées, ma vie entière serait-elle asservie?

Je te prie de m'envoyer Antoine: mon père se reposait de tout sur sa fidélité.

LETTRE III.

Antoine s'est rendu ici le jour même ; il m'a montré un zèle dont j'ai été touchée. Vous n'avez point de famille, lui ai-je dit; vous êtes encore dans l'âge où on craint peu les fatigues, et rien ne vous retient à Grenoble que vous habitez seulement depuis quelques années. Vous avez vu divers pays dans votre jeunesse ; il s'agit maintenant

de passer en Amérique. Je puis doubler la modique pension que je vous faisais, et vous en remettre deux années d'avance. L'infortuné compagnon de voyage du maître que vous avez tant regretté, Jules que vous aimiez aussi, est maintenant auprès de Montréal, et il doit y attendre des nouvelles de France. Mais il est errant, il sera exposé à divers périls; voyez si vous voulez le rejoindre et vous consacrer à lui.

Avant d'achever, j'étais sûre de la réponse; à peine pouvait-il contenir son impatience. Il m'instruira souvent du sort de Jules, mais il le fera en secret. Il paraîtra s'être décidé au voyage de son propre mouvement, et en te communiquant son dessein le jour du départ. Comme il avait économisé quelque argent, on pourra supposer qu'il aura fait le voyage à ses frais. Jules ne m'écrira pas:

Antoine l'en dissuadera, et lui dira, s'il le faut, que sans doute je ne lirais aucune lettre de lui, mais que tu l'invites à nous donner connaissance de ses nouveaux projets, à l'adresse de ta mère.

J'ai passé plusieurs jours dans une sorte d'indécision très-pénible, et depuis qu'elle est terminée, je ne suis pas plus satisfaite. Je devrais l'être pourtant. L'union la plus heureuse même n'est point ce qu'il me faudrait actuellement. J'estime, comme je le dois, une femme qui se propose d'être bonne épouse et bonne mère. C'est un rôle dont on peut s'honorer; seulement je crois que ce n'est pas le mien. Que nul ne m'accuse de dédaigner des fonctions respectables; si elles m'étaient destinées, ma plus grande crainte serait de ne pas les remplir dans toute leur étendue. Mais soit que mes penchans me justifient, soit qu'ils me condamnent jusqu'à un certain

point, c'est assez que je me sois vue libre d'adopter un plan particulier. Celui que j'aurais dû suivre peut-être ne me suffirait plus; il m'est permis enfin de choisir non pas précisément ce qui serait le meilleur en soi, mais ce qui s'accordera le moins mal avec mes facultés.

LETTRE IV.

Je suis contente de la nièce de Cottins; je continue à lui donner quelques instructions, et je veux surtout la rendre plus capable d'en recevoir. Le mariage que sa famille désirait devient incertain; mais puisque Pauline a commencé à perdre les habitudes des campagnards, il faut lui ouvrir une autre carrière, tout en lui

laissant des goûts simples, ainsi que des prétentions modérées. Elle est bonne et intelligente; pourquoi ne ferais-je pas un jour à son égard tout ce que demande sa nouvelle situation?

Il faut l'avouer, cette lettre d'Amérique a été reçue avec quelque plaisir. Mais aujourd'hui, en songeant aux circonstances qui devaient l'empêcher de me parvenir ici, je la considérerais volontiers comme un don fatal. Par un mouvement tout-à-fait involontaire, il m'est arrivé de la relire en y cherchant de funestes indices qui devaient m'avoir échappé jusqu'alors. Sans doute je me dis que cette lettre ne changera point ma manière de vivre, mais je ne me le persuade pas : je retombe dans l'incer-

titude, et j'ignore si je n'entreprends pas ce qui me conviendra le moins. Je n'obtiendrai désormais ni la satisfaction que procure un bon emploi des heures, ni cette paix triste, et pourtant désirable, qu'on pourrait se promettre en consentant à ses peines, et en s'abandonnant à la fortune sans former aucun dessein.

Presque incapable d'un travail plus sérieux, j'ai ordinairement recours à la peinture; c'est un bonheur pour moi de trouver une occupation qui n'exige pas une tête plus sage. Lorsque je ne sors pas, je m'y livre avec une sorte d'opiniâtreté. Je fais aussi beaucoup d'études, ou plutôt je parais en faire tous les jours. Il n'est aucun bois dans lequel je ne m'enfonce, ayant sous le bras un portefeuille d'artiste. Cette précaution suffit pour que, dans ces lieux écartés, je me permette d'errer seule, à travers la campagne, c'est-à-dire derrière

les rochers, le long des ruisseaux, dans les vallons incultes.

C'est ici, tu dois t'en souvenir, la dernière métairie qu'on aperçoive en allant aux montagnes. Bien que les formes du sol aient déjà quelque chose d'assez âpre, et que les eaux coulent en torrens, il suffirait de franchir celui que nous appelons la rivière, pour entrer dans une plaine fertile : c'est une position qui me plaît beaucoup. Si des vents impétueux et des orages subits rappellent ici la température des hautes vallées, la neige, plus abondante qu'à Grenoble, n'y reste pas plus longtemps : lorsque le soleil paraît deux jours de suite, on se croirait sur les rives du Rhône. Le raisin mûrit avec peine, à cause de la fraîcheur des nuits, cependant on n'a pas craint de laisser des lauriers en plein air jusqu'à la fin de décembre.

Cette solitude serait heureuse; mais

l'ame une fois émue n'aura point de repos qui ne soit mêlé d'amertume. Sans doute tu n'as pas oublié notre fontaine entourée de jasmins, à la manière de la Provence. L'onde était paisible, mais des travaux imprudens l'ont troublée. Il s'y est formé une vase que soulèvera le moindre frémissement : la clarté même, la pureté du ciel, n'embelliraient pas une eau qui n'a plus de limpidité.

Je voudrais changer ce qui fait mon partage. Ne pourrai-je prendre dans ce bel univers une plus noble attitude? Souvent mes souvenirs me poursuivent : je me retrouve au jour du malheur. Le vaisseau, ainsi que la fumée de la poudre, m'apparaissent tout à coup. Deux ombres s'élèvent; l'une est frappée, l'autre s'éloigne, et je m'enfonce dans les bois afin d'éviter la lumière des beaux jours.

Quand un ciel nébuleux obscurcit les

vallons et jusqu'à l'ombrage des noirs sapins, je respire librement; mais se présente-t-il une idée qui ne se rattache pas à mes regrets, elle me paraît frivole. Cependant de quoi me plaindrais-je? Je ne souffre pas. Si la joie m'est interdite, ne saurais-je me conformer à mon sort ainsi que tant d'êtres animés dont la terre est couverte? Je ne me sens d'aptitude pour rien, et je ne jouis de rien, mais je ne vois pas que je doive me trouver malheureuse. Suis-je expatriée? Suis-je prisonnière dans un climat rigoureux? Nous demandons trop; nous manquons de raison, nous voulons du bonheur. Que de gens on rencontrerait qui ne se sentent chargés d'aucun reproche, qui ont conservé de la santé, qui pourraient sans trop de présomption entreprendre des choses louables, et à qui ces biens ne suffisent pas pour le contentement d'une seule de leurs journées.

Je n'ai pas choisi une retraite assez reculée. En est-il une trop profonde quand nul n'a besoin de nous! Que fais-je si près des lieux où ne vivent plus ceux à qui mes années devaient appartenir? Ces jours derniers, j'ai vu d'antiques cellules pratiquées en partie dans les roches, derrière des bois épais. J'ai dessiné ces ruines, c'est une des esquisses que je t'enverrai.

Peut-être cette demeure fut-elle heureuse. Quelques amis assez tôt détrompés, et ne cherchant autre chose que de ne plus changer d'espérances, auront sans doute résolu d'y oublier les villes où nous multiplions des amusemens qui au lieu de nous réjouir en paix, au lieu de nous fortifier, nous égarent et nous vieillissent. Un homme isolé ne trouverait pas autant de bonheur dans des lieux semblables; cependant il y prendrait des habitudes salutaires, et, de degrés en degrés, les bien-

faisans travaux du corps apaiseraient son génie. Mais outre que cette manière d'être, cet isolement conviendrait mal au sexe qui, dit-on, ne doit rien hasarder, l'entière indépendance exigerait une santé ferme et des bras infatigables : pour vivre satisfait quoique retiré, il faut animer de ses mouvemens vigoureux cet univers qui sans cesse accomplira les siens dans une sorte d'immobilité froide et silencieuse.

J'avoue que la solitude, je ne dis pas telle que je viens de la supposer, mais telle qu'elle est pour moi, ne me semble pas très-propre à ôter aux sentimens que l'on redoute leur force ou leur amertume. Au contraire, les embarras de la société, ces soins fastidieux, et que d'abord nous trouvons insupportables dans les peines, les diminueraient bientôt : l'attention distraite malgré nous, mais continuellement, nous ferait partager enfin la mobilité de ce qui

nous environnerait. Si on veut se soustraire au joug de quelque affection naturellement durable, peut-être faut-il éviter la retraite. Au milieu des relations communes, la plupart des hommes oublieront ce qui les touchait le plus; ils seront jetés dans des voies où les besoins de l'ame ne paraissent qu'un objet secondaire, et cette constante diversion influera bientôt sur des penchans désormais inutiles.

Devrais-je donc chercher à tout prix un tel refuge? Mais qu'est-ce que la vie d'un mortel? Que je souffre plus ou moins, que même je croie employer le temps ou que je le perde tout-à-fait, ce ne sera pas une différence réelle dans le cours du monde. Je ne sais d'ailleurs si j'aurais assez de force pour renoncer à ce qui m'afflige, et pour jouir enfin de cette jeune existence qu'une ame libre trouverait si précieuse.

Non, je ne quitterai pas ces lieux pres-

que déserts. Et pourtant, Clémence, nous ne saurions ramener une seule heure semblable aux heures rapidement écoulées où nous parcourions ces deux vallons que j'aperçois de mes fenêtres. Je vais souvent jusqu'au sentier où mon père me parla de Jules, et autorisa, dans une perspective plus heureuse, cet attachement qui m'accablera parce que tout est devenu pénible. Tu n'as pas oublié de tels momens, toi que Jules avait intéressée, mais qui renonças généreusement à lui, et qui sus me forcer à y condescendre, en alléguant les vues de mon père, toi dont rien n'a pu altérer l'amitié. Un jour, au bord de la Démaise, auprès du pavillon que j'occupe aujourd'hui, tu élevas la voix, et tu ne pus te faire entendre à la distance de quatre pas, à cause de l'impétuosité de l'eau, et du choc perpétuel des cailloux qu'elle entraîne. Comment des circonstances si ordinaires ont-

elles fait sur moi une impression ineffaçable? Pour me les rappeler fortement lorsque je m'éveille, il suffit du bruit de la Démaise; je crois entendre s'y mêler le nom d'Isabelle prononcé d'une manière que personne n'imitera. Je ne saurais te dire à quel point ce torrent m'attache à ma demeure, et combien toute cette campagne me paraîtrait changée s'il tarissait subitement.

LETTRE V.

Tu m'avais promis de venir dans la saison du muguet ou du chèvrefeuille. Celle des dernières récoltes ne te trouve pas plus fidèle à tes engagemens, et déjà je vois se flétrir les reine-marguerites que j'avais multipliées, parce que tu en aimes les couleurs diverses. Tu recevras du moins ces violettes d'automne, avant qu'elles de-

viennent plus communes. Vois s'il n'y a pas ici d'odeurs suaves, si on n'y sent que la résine des sapins, et si le fracas du torrent éloigne les plantes les plus aimables.

Je prétends que ce n'est pas ta mère seule qui diffère de mois en mois. Je vous trouve coupables toutes deux ; l'arrivée du colonel livonien réveille les projets de l'une et change peut être les idées de l'autre.

Si tu avais passé une quinzaine de jours ici, avant que la saison fût trop avancée, j'avoue que ce n'eût pas été sans inconvénient, à moins que tu ne te fusses piquée de conserver des grâces au milieu de nos habitudes rustiques. Il aurait fallu sarcler, arroser, ramasser des châtaignes, et surtout se fatiguer dans les sables, s'égratigner à travers les ronces, se gâter les pieds dans les roches. Tu ne connais guère les envi-

rons que du côté de la plaine, mais je t'aurais conduite dans les montagnes, jusqu'au point où finit la végétation : ce n'est qu'à cinq lieues d'ici, et l'on ne monte avec difficulté que durant trois heures. Tu sais déjà que beaucoup plus bas, derrière des bois presque impénétrables, on trouve des pans de vieux murs, et quelques vitraux de cloître. Plusieurs grandes dalles sont renversées dans un marécage que forme une source devenue inutile. Nous les aurions déterrées, afin d'y chercher des inscriptions ; c'est un travail qui aurait taché tes mains pour une semaine ou deux, et qu'on aurait fait la veille de ton retour à la ville.

Mais maintenant tu peux venir sans crainte ; nous renoncerons à ces hautes vallées que la neige doit couvrir d'un moment à l'autre. Tu ne parcourras pas sans plaisir des sites montueux qui commen-

cent auprès de la ferme, et qui s'étendent jusqu'au torrent d'Evaldar. Nous saurons nous y procurer, dans une ou deux habitations assez propres, d'excellente crême présentée par de bonnes gens. On y rencontre et les teintes agréables des pâturages, et plusieurs ravins presque inaccessibles qu'ombragent de vieux ifs. Quelques ruisseaux descendent vers l'Isère au milieu des châtaigniers ou des épicéas. Les sentiers sont rares; mais uneherbe courte garnit les espaces découverts, et, même dans les bois, on marche facilement sur une mousse épaisse qui ne permet guère à des plantes épineuse sde s'élever ou d'obstruer le passage.

LETTRE VI.

Si tu veux absolument savoir ma pensée à l'égard du colonel Libz...., je répéterai surtout ce que j'en disais à une autre époque. Cependant je ne voudrais pas t'éloigner de cette alliance; je sens que le mariage convient généralement aux femmes. Je pourrai suivre d'autres idées dans ce qui me concerne, mais ces motifs me

sont particuliers. Les tiens, au contraire, doivent balancer ce que j'alléguerais contre des caractères presque aussi inquiétans à tout prendre, que séduisans sous plusieurs rapports.

Un esprit toujours actif, une conversation variée, une physionomie originale distinguent réellement M. Libz.... On peut aussi trouver ses manières quelquefois aimables; cependant elles me paraissent tenir moins du ton brusque et simple de la vie militaire, que d'une sorte de rudesse native que n'auront pu dissiper des années de service en France. Au reste ce n'est pas à toi qu'il faudrait rappeler qu'en se mariant une femme prudente s'arrête assez peu aux avantages extérieurs, et que pour cette redoutable union ce sont les qualités morales que nous devons considérer avant tout. Qu'un homme qui reste le maître, ou qui au besoin rappelle ses droits.

se laisse séduire, et que, pour posséder un joli visage, il épouse un caractère inconnu, cette folie sans doute lui coûtera des regrets assez longs; mais rarement elle le détruira. La même erreur pourrait affliger toute la vie d'une femme. S'il est à désirer que rien ne l'éloigne de son mari, et n'affaiblisse en elle une partie des affections conjugales, ce qui importe essentiellement c'est que celui à qui elle donne sur elle de l'autorité, rende (A) légère cette chaîne indissoluble. Celui avec qui il faudra désirer de vivre et de mourir doit se plaire dans sa famille, et s'y montrer occupé du bonheur mutuel, non par un enjouement agréable le premier jour, mais par une conduite toujours respectable au dehors, juste et paisible au dedans.

L'étourderie, l'impertinence, l'incapacité même devinrent souvent des titres auprès de certaines femmes; mais ceux qui s'occu-

paient de leur plaire étaient les hommes les moins dangereux pour toute jeune personne disposée à n'aimer qu'après avoir estimé. Tu as plus de réflexions à faire à l'égard du colonel : on rencontre dans ses discours des traces d'une raison supérieure, et on pourra trouver de l'héroïsme dans sa conduite. Cependant je ne vois pas en cela une forme constante qu'il ait adoptée par besoin ou par réflexion ; mais comme c'est une des manières d'être qu'on peut prendre, il l'essaie volontiers, et comme elle produit de l'effet, il la choisit souvent. C'est l'homme dont il faut partager la destinée si on préfère le bruit au repos, et le mouvement à la satisfaction.

Je ne serais pas surprise de le voir, dans un caprice jaloux, frapper de son épée, avec précaution, un ami ou lui-même selon le caractère présumé des témoins, et en observant qu'une ame commune pren-

drait justement le parti opposé. Quelquefois il paraîtra douter de lui-même, il recevra humblement un conseil qu'on lui donnera malgré soi; mais en sortant, s'il rencontre un tiers, il lui dira : Je quitte M.....; je l'aidais dans ses perplexités, mes avis sont à ses yeux des traits de lumière.

Ce n'est pas que je lui reproche de la fausseté. A l'exception du mépris qu'il a conçu pour l'espèce humaine, d'après les observations de mœurs qu'il a faites en traversant, au galop de son joli cheval, un assez grand nombre de villes, à cela près, ses affections se succèdent rapidement : si on pouvait dire qu'il eût un caractère, ce serait celui qui consisterait à en revêtir plusieurs selon les velléités de l'imagination.

Et n'espérons pas que cet ingénieux délire se calme bientôt. Nous savons, par

exemple, que la cupidité de l'avare doit toujours s'accroître, parce que l'avare, au lieu d'être dominé par un seul goût, subit un joug indirect, et veut ce qui sera propre à satisfaire également toutes ses fantaisies. Ainsi M. Libz.... affectant de réunir en lui les divers sentimens et les diverses opinions, se montrera, dans quelque endroit qu'il vive, l'homme de tous les pays, et à tout âge l'homme de tous les âges. Quelque femme qu'il prenne, il aura successivement pour elle les procédés qui pourraient convenir à l'égard de plusieurs femmes dont les mérites seraient très-différens. Il affirmera que la sienne est éminemment vertueuse; mais les doutes surviendront, et même en se reprochant une indigne défiance, quelquefois il s'exprimera comme on le fait avec des gens dont les faiblesses nous déshonorent. Je sais que les excuses ou même les sermens d'un cœur pénétré ne

seront pas plus rares qu'avant le mariage. La naïveté de ses emportemens, aiusi que la raison même qu'il mêlera dans tous ses discours, rendront ses écarts moins odieux qu'importuns; mais je doute que la patience dont tu te piques quelquefois, et ta bonne humeur, qu'on croirait inépuisable, se soutiennent durant des jours si agités.

LETTRE VII.

Je ne me promettais plus de te voir cette année; mais puisque tu songes encore à venir me surprendre, hâte-toi de tromper ma vigilance. Quelque agréables que soient les derniers beaux jours, il faut penser à la neige dont nous menacent ces nuages uniformes qui voilent assez légèrement le ciel le plus doux. Les saisons diverses n'ont

tous leurs avantages que pour des esprits assez prévoyans, et dans une demeure fixe; si nous vivions ensemble, nous connaîtrions cet art très-simple en un sens et néanmoins très-rare.

Sous d'autres rapports, il ne manque rien à mon pavillon modeste, et dans plusieurs maisons opulentes je resterais privée de certaines choses que je réunis ici à peu de frais. J'y suis même trop commodément. Ce genre de recherche a ses inconvéniens : je ne saurais me trouver aussi bien ailleurs. Tu ajouteras avec raison que je m'expose à dépendre de mes habitudes; mais enfin, de tous les besoins, celui qu'on doit le moins craindre de se donner, c'est le besoin d'être chez soi. Est-il quelqu'un qui sache ne pas se préparer des peines? On aurait moins recours, je l'avoue, à la patience qui les supporte, si on avait eu la sagesse qui les prévient; mais comment

prévenir toujours ce qui est seulement possible?

C'est dans des occasions essentielles que je n'ai pas conservé de prudence, et j'en suis punie. Peut-être avons-nous tous une force morale suffisante : les uns l'emploient hardiment et avec fruit, les autres mal à propos ou vainement. Celui qui sait vaincre se repose ensuite; mais si on n'a pas abattu son ennemi dès la première rencontre; il faudra sans cesse lui résister avec peu d'espoir de le repousser jamais.

Même jour.

Je n'ai pu me dispenser d'aller, avec le fermier et sa famille, à la fête de Seyssod. Au reste les fêtes de village ne ressemblent pas ici à celles des environs de Lyon, ou même de Vienne. C'est tout-à-fait la campagne, et c'est quelque chose de plus

qu'une campagne ordinaire : les montagnards étaient aussi nombreux à Seyssod que les gens de la vallée.

On a conduit au Pert de Venos (B) ceux d'entre nous qui ne t'avaient pas encore vu. Tandis que les doyens du pays se félicitaient d'avoir à montrer une merveille peu célèbre à la vérité, mais enclavée dans leur territoire, j'ai été jusqu'à la source du ruisseau, comme nous avions fait Jules et moi, il y a long-temps, en courant au loin dans la liberté que nous laissait notre âge.

Le lendemain de ce moment de familiarité, il m'écrivit pour la première fois. L'âge raisonnable nous aurait fait oublier ensuite nos liens un peu romanesques ; mais le projet de mon père changea en une perspective réelle les illusions produites d'abord par la lecture du séjour de Leguat dans l'île Rodrigue. Un charme puissant

nous ramène sur la trace des anciennes émotions, et aussitôt qu'on se rapproche de la paix, sous quelques rapports, on retrouve ces sentimens rendus plus chers par le trouble même qui les avait interrompus. Comme s'ils étaient la cause ordinaire d'un bonheur qui pourtant ne se renouvellera pas, nous aimons à les confondre avec la vie même : il faudrait donner à sa pensée une direction inconnue pour la détourner de ces premiers désirs, et si on parvenait à en détacher son cœur, on perdrait jusqu'à l'espérance.

En parcourant ces lieux que tu aimais aussi, j'en retrouve les beautés, mais non pas le prestige; il nous abandonne quand nous avons été frappés trop vivement par l'infortune. Je resterai malheureuse. Ce que j'éprouve n'est pas un pressentiment, ce serait plutôt une sorte de prévision. Je ne reçois pas de ces avertissemens subits

qui éveillent notre attention ; mais je vois d'avance, dans mon incertitude même, je connais en quelque sorte les peines qui me sont réservées. Que je les prévisse comme possibles, rien ne serait plus simple dans ma situation ; mais j'en suis instruite, ce me semble, d'une manière beaucoup plus positive. Tu vas traiter de chimérique cette science occulte, cette vue de l'avenir : quand j'aurai péri, tu seras détrompée. Au reste je sens que je vais trop loin, et c'est bien mon intention de conserver du moins des doutes ; cependant je n'oserais nier, dans de certaines occurrences, la prévision humaine. Je désirerais que des observateurs incapables de tout charlatanisme s'occupassent des découvertes qu'on pourrait faire en ce genre. L'antiquité presque entière a cru voir des hommes inspirés, et l'événement paraît avoir justifié, chez divers peuples, un grand

nombre de prédictions. Retranchons de ces listes de prodiges ce qu'il convient d'attribuer à la crédulité, ainsi qu'à la fourberie : peut-être restera-t-il de quoi étonner. Pourquoi ne supposerais-je pas dans l'activité de notre ame des heures d'une énergie plus libre, d'une sorte d'intuition assez puissante pour nous soustraire à l'habitude de la vie ténébreuse? Si les phénomènes du monde ne sont que des développemens d'une loi fixe, il n'est pas impossible de les connaître d'avance, et la lumière réelle, qui en général restera inaccessible, sera quelquefois entrevue dans l'éloignement.

SECONDE ANNÉE.

LETTRE VIII.

L'infatigable Antoine s'est rendu promptement à Montréal, où il a su se ménager les moyens de m'écrire aussitôt, par Boston et la Rochelle. Mais puis-je encore, madame, vous entretenir de ce qui me concerne? Vous m'avez promis que vous seriez toujours la même avec moi; cependant je dois craindre des changemens invo-

lontaires. Livrée a de nouvelles habitudes, et bientôt emmenée au loin, madame Libz... sera-t-elle encore Clémence?

Tout sépare les femmes. Si l'amitié est rare parmi elles, ce n'est pas qu'elles en soient incapables; mais outre qu'en amour les rivalités de leur sexe ont plus d'importance, nous avouerons que même sans vouloir aimer, elles sont trop occupées des succès des hommes. Ceux-ci, voyant entre leurs mains les autres objets qui semblent désirables, ne pensent peut-être aux femmes que dans les heures du repos et des plaisirs. Les femmes, au contraire, s'appliquent à subjuguer ceux qui ont l'autorité; le seul ascendant qu'elles puissent obtenir paraît exiger un soin, pour ne pas dire un artifice continuel.

Cette faiblesse d'esprit n'est point leur partage sans exception; mais peut-être celles qui s'en préservent se livrent-elles

trop exclusivement à leur devoir même, tandis qu'un homme chargé de toute une famille conserve pourtant des inclinations indépendantes. Les affections maternelles absorbant chez beaucoup de femmes les ressources de l'ame, ou les dons du cœur, elles négligent l'amitié, comme on quitte les hochets du premier âge, en croyant s'attacher à quelque chose de plus utile. Nous jugeons d'avance que nous nous oublierons mutuellement, et c'est déjà s'y préparer : si quelqu'une d'entre nous désirait que ces liens de la première jeunesse ne fussent point passagers ou vulgaires, ils deviendraient pour elle une source de privations.

On m'a quittée. Il est vrai que la femme d'un officier hyperboréen, m'accordant quelque affection, a voulu que j'assistasse à son mariage. Si elle va dans son nouveau pays, ou bien si son mari adopte la France,

s'ils s'établissent dans le Roussillon, sans doute notre correspondance ne sera pas interrompue. Si madame Libz... reste d'abord à Grenoble, nous pourrons nous voir de temps en temps, et, dans toutes les suppositions, jamais nous ne serons étrangères l'une à l'autre. Mais, Clémence, qu'est devenu l'espoir de notre réunion?

Est-ce donc ainsi que nous nous suffirons à jamais? Nos penchans sont analogues sans être semblables. Nous devions choisir une retraite moins reculée que celle où je suis maintenant, afin de concilier ces goûts divers; et de réaliser à la fois, autant que possible, et mon ancien songe de l'île inconnue, et tes vœux aussi mal accueillis par le sort.

En rendant notre fortune moins inégale, ces revers que tu supportas avec tant de force ranimèrent les espérances de l'amitié; si je ne t'en parlais guère, c'est qu'elles

étaient une suite de ton malheur encore récent. Lorsque j'ai vu qu'on préparait sérieusement ton mariage, j'ai moins encore voulu t'apprendre combien j'étais occupée d'un autre projet dont pouvait dépendre non-seulement ma satisfaction, mais aussi mon repos.

Je craignais d'écouter mes intérêts personnels, et au contraire, j'aurai peut-être à me reprocher cette circonspection. J'aurais dû t'écrire avec moins de réserve au sujet d'un homme dont je sens le mérite, mais dont je crains même les nobles procédés, parce qu'ils l'excusent trop à ses yeux. Sans la distance qui nous sépare, nous en eussions jasé plus à notre aise avant que tout fût décidé. Quand on parle au lieu d'écrire, on discute davantage, et on a plus de confiance dans l'opinion de son amie. Au reste, il montre des qualités excellentes; ce sont peut-être celles-là que les circonstances

achèveront de développer. Si je te connaissais moins, je me dirais que désormais tu lui appartiendras, et qu'ainsi je ne dois te parler de lui que sous les rapports favorables; mais je sais que rien de ta part n'altérera votre bonne intelligence, et que c'est dans ta prudence seule, et non dans tes mécontentemens, que tu te souviendras de mes alarmes.

Pour moi, je me souviendrai de ton nouvel état. Vois si nos confidences seront toujours praticables, si on les approuve formellement.

La lettre d'Antoine contient quelques détails, mais elle me laisse ignorer des choses essentielles ; il faut en attendre une seconde. Dès à présent je me persuade qu'il reste quelque ressource à notre ami expatrié ; il ne semble pas inquiet de l'avenir, et cependant on l'accusait autrefois d'une prévoyance un peu soucieuse.

LETTRE IX.

L'amitié t'abuse. Je ne puis aller à Perpignan. Je conviendrais peu à ton mari, et je ne saurais me fier à ses dispositions. Tout m'abandonne.

Le repos que j'aimais semble donner à l'absence quelque chose d'irrévocable. Mes tristes vœux m'entraînent au loin ; je ne suis occupée que de ce qui n'est pas. Il

vaudrait autant que je fusse jetée dans de nouveaux malheurs ; ces crises périlleuses, devant avoir un terme, me laisseraient plus d'espoir, et mes plaintes interrompraient un silence où je ne trouve plus rien qui me force au courage.

Me de F... va séjourner à Paris, pour des affaires qui vraisemblablement l'y retiendront assez long-temps. Ferais-je bien de l'y suivre? Ne serait-il pas à propos de changer de place, de changer d'idées, de recevoir, s'il se peut, de nouvelles impressions?

Il faut l'avouer, je manque de persévérance. Je crois que ma santé même s'altère ; mais les habitudes de Paris l'amélioreraient-elles ?

Une règle qui abrègerait les jours, qui les animerait en me laissant moins de liberté, ce joug volontaire me serait plus utile que les devoirs bizarres et les passe-

temps de la société. Quand je serai à Paris, me trouverai-je plus près de toi, ou deviendra-t-il possible que quelqu'autre te remplace?

Pourquoi ma retraite ne me rend-elle pas heureuse? N'est-ce point parce que je suis privée de la douce harmonie de l'ame, avantage inséparable de ceux que je me promettais? Si d'ailleurs j'ai toujours préféré la campagne, ce n'était pas précisément à cause des plaisirs des champs, célébrés tant de fois avec fadeur, et trop vantés peut-être. En me rapprochant de l'ordre naturel, en cherchant à vivre comme on vivrait si des familles d'êtres raisonnables s'étaient partagé la terre, je n'ai pas espéré principalement des jouissances, mais du repos; en évitant la société, je songeais moins à me garantir des peines secrètes qui s'y multiplient, que des arides prospérités qu'on y montre.

Ainsi je ne vois pas de changement essentiel dans mes anciens motifs. J'avais presque accepté l'offre de ma tante ; mais en t'écrivant pour t'en faire part, il se trouve que sans attendre ton avis, je prends insensiblement une autre résolution. Au reste ce voyage ne doit avoir lieu que le mois prochain, ta réponse me sera parvenue auparavant. Mme de F... n'a aucun besoin de moi ; elle ne songe à cela que pour mon agrément. Si mes soins peuvent être utiles à quelqu'un, c'est à Pauline, dont je suis contente, et dont le sort devient très-incertain.

LETTRE X.

Si tu demeurais encore à Grenoble, tu aurais reçu ce matin un exprès. Les lettres d'Antoine me parviennent heureusement.

Jules est à Montréal, mais il se promet de n'y pas rester long-temps. Du reste, on ne sait ni comment il sera libre de s'en éloigner, ni ce qu'il compte faire ensuite.

C'est au fort de C... qu'il avait été con-

duit comme prisonnier de guerre. Après y avoir long-temps souffert des rigueurs de sa position et de l'âpreté du climat, il obtint d'être élargi, en donnant sa parole de ne pas sortir des possessions anglaises, tant que la paix ne serait pas conclue en Europe.

Cette fatalité qui avait choisi pour première victime l'homme qu'il vénérait le plus, et surtout peut-être les traitemens qu'il eut à subir avant de tomber dans les mains d'un officier supérieur, le jetèrent (ce sont les expression d'Antoine) dans une mélancolie dont il ne guérira pas, et qui pourra faire plus de mal à sa tête qu'elle n'en a fait d'abord à sa santé. Il se porte mieux actuellement, et un négociant de Montréal l'engage souvent dans des parties de chasse. Antoine ajoute : « Il écrit beaucoup de lettres, mais il n'en fait partir aucune. Il évite presque tout le

monde, et hormis M. L....., je ne pense pas qu'il y ait dans la ville quelqu'un dont il sache le nom. Je suis avec lui presque toute la journée ; sans cesse il me parle de vous, mademoiselle, et de votre vénérable père, dont il semble toujours se reprocher la mort. »

LETTRE XI.

Il paraît que les idées de Jules à l'égard du culte ont pris une teinte nouvelle dans des lieux où sans doute on s'occupe plus de la morale que du dogme et des cérémonies. Quand les idées religieuses sont exemptes de superstitions, elles deviennent le soutien des esprits mâles et justes. L'avenir est présent à la pensée de ces hommes

sages que rien ne trompe ou ne préoccupe dans nos destinées présentes; ils cherchent, au-delà des intérêts du jour, une vraisemblance, un moyen de justifier les heureuses prétentions de notre ame qui, malgré ses regrets ou ses dégoûts, et au milieu même de tous les mensonges humains, voudrait encore se consacrer à l'ordre et à la vérité. Il est bon que Jules trouve ainsi un inviolable asile; assez d'autres resteront privés des espérances infinies, ou croiront que les fondemens en pourraient être chimériques.

Mais pourquoi s'inquiète-t-il si peu du lendemain? Il a sans doute des projets qui ne dépendent que de sa volonté seule. Dès qu'il fut libre, il se hâta de quitter les tristes rivages de la baie d'Hudson. Après s'être assuré à Montréal de quelques facilités pour recevoir des nouvelles de France, il se dirigea vers le midi, et s'enfon-

çant dans les forêts, il passa trois mois sur les bords d'un grand lac. Ses malheurs auront alors réveillé en lui ce penchant pour la vie sauvage qu'on éprouve peut-être au sortir de l'enfance, toutes les fois qu'un événement particulier, ou de certaines lectures en ont donné des notions suffisantes. Un temps vient ensuite où la force des choses nous livre à d'autres goûts; à peine reste-t-il des traces de ceux qu'on trouvait d'abord si naturels. Mais Jules séparé du monde, et ne sachant que trop comment on quitte nos étroites habitudes, peut voir d'un œil différent la liberté du désert. Dans sa situation il lui est permis de s'isoler sans retour, et de se soutenir par ses propres forces. Nous demandons : Qui nous applaudira, qui nous désennuiera? Nous ressemblons à ces vieillards que tout inquiète lorsqu'ils sortent de leur habitation. Mais un homme jeune, robuste et

déjà indépendant voudra vivre sans protecteurs. Les animaux, ceux mêmes qui ont tremblé devant nous, ont bien cette industrie quand nous leur rendons assez tôt la liberté. L'homme aurait-il moins d'adresse ou moins d'audace ? Qui retiendrait Jules? Moi peut-être ! Mais c'est maintenant une chaîne incertaine, et il a tant de motifs de les rompre toutes ! Serai-je assez forte dans ses souvenirs contre la nature qui l'appelle, et qui, dans ces contrées incultes, n'a rien perdu de sa majesté ?

Combien va tarder une réponse que je demande sans délai ? Il se peut d'ailleurs que Jules reste impénétrable. Je vois qu'Antoine ne se permet rien pour surprendre ses secrets, et certainement je ne l'exciterai pas à manquer de retenue ou de fidélité.

LETTRE XII.

Ce n'est pas assez de deviner heureusement, il faudrait ensuite ne pas porter des jugemens téméraires. Sans doute ce sont deux vues du Canada que j'ai envoyées à madame Libz..., mais pourquoi les appeler des compositions de fantaisie, pourquoi prononcer sans avoir été sur les lieux? A parler exactement, je n'y ai pas été non

plus; néanmoins il m'appartient de connaître ce pays comme si j'y demeurais: n'ai-je pas le malheur d'y passer chaque jour un certain temps?

Je n'ai pas exprimé avec assez de vigueur le caractère particulier de ces beaux sites; mais figure-toi, sous un ciel un peu dur, soit des lacs de cent lieues, dont les vagues s'élèvent comme les flots des mers, soit de vastes forêts dont les sinuosités semblent se reproduire au loin pour embrasser le contour du globe. Mes esquisses, très-mauvaises à d'autres égards, doivent aussi n'être pas absolument fidèles. Je me le pardonne toutefois en songeant à des gravures qui font partie de collections assez coûteuses, et où l'on voit, dans une ville heureusement peu connue, un pont qui jamais n'y fut bâti; à cinq lieues de là une île dont la découverte reste à faire dans le pays; et devant une vieille église,

de hautes tours qui en effet auraient pu l'orner, si l'architecte l'eût jugé à propos.

Où est le vrai paysagiste? Avec le génie du Poussin, avec le pinceau de Claude Lorrain, ne pourrait-il passer quinze années à observer les formes libres et l'aspect original des terres lointaines? Je voudrais qu'il parcourût les monts du Thibet, les prairies du Méchassebé, les bois de Maragnon, et qu'il comparât les nuits des Orcades à celles du Saïd. L'Amérique australe et le grand Archipel offriraient à un nouveau Salvator-Rosa des lieux d'une beauté plus sévère que celle des sites de la Basilicate (C). Nos artistes ont assez fait d'études sur les bords de la Loire ou devant les côteaux de Lucienne, il serait temps qu'ils sortissent de nos provinces; mais je crains qu'en peignant les âpres rivages du Labrador, ils ne les enjolivent au moyen de quelques fabriques (D).

Je ne crois pas me tromper entièrement sur le pays dont j'ai voulu te donner une idée; mais cette pénétration me flatte assez peu. Me verrai-je donc au niveau de celles dont j'aurais autrefois condamné l'égarement? Je serais même plus malheureuse. Elles se complaisent dans leur admiration : sur toute la terre, disent-elles, il n'y avait qu'un tel homme qui dût les subjuguer. Pour moi, je ne partage pas ces illusions. J'avoue qu'en supposant d'autres événemens, un autre ami d'enfance aurait pu avoir aussi des qualités dont le souvenir me fût cher.

Tu le vois, j'use de l'entière liberté que ton mari laisse à notre correspondance. Je t'en sais plus de gré qu'à lui-même; tu as eu la très-innocente adresse de lui faire cette demande, tandis qu'éloigné de toi, il ne pouvait répondre que d'une manière obligeante. Mais je t'avertis que je ne me fie pas

tout-à-fait à ce consentement, quoiqu'il ait été donné dans une lettre. M. Libz... prétendra bientôt qu'un engagement dont il ne resterait aucune trace visible, assujétirait seul une grande ame; il dira que toute demande de signature paraissant une précaution contre la mauvaise foi, n'est qu'une surprise faite à un homme d'honneur, et que, par une telle insulte, on est dégagé de sa parole. En attendant, je jouis de mon plus vrai plaisir. Cependant ne ferais-tu pas bien de brûler mes lettres? Je crains toujours pour nous deux qu'un argument imprévu n'exige la clé du secrétaire.

Cet art d'écrire auquel tant de siècles n'avaient pas songé, devient une grande ressource contre le découragement. Dès que je m'occupe de nous seules, je suis plus contente. L'amour ne donne pas le bonheur qu'il fait espérer; il est impétueux, et une sorte de langueur en sera la suite, tan-

dis que l'amitié, semblable aux tranquilles jouissances d'une pensée libre, nous console et nous soutient jusqu'à nos derniers instans.

Mais appellerai-je amour une inquiétude dont je voudrais être délivrée? Me sentant détrompée d'avance, je me croyais exempte de ces peines, et je ne connaissais pas toute ma faiblesse : je suis convaincue pourtant que la présence de Jules ne l'augmenterait pas. Quand on succombe, c'est qu'un prestige dénature les objets; les transports paraissent sublimes, et on suppose quelque chose de surnaturel dans les sentimens qu'on éprouve. Si éloigné de l'ordre vulgaire, daignerait-on en suivre les maximes? On se dit qu'un libre amour doit captiver les ames ardentes, les ames fortes, et que le désir est la loi du monde.

Il n'en sera pas ainsi pour moi; je ne sais point discerner ces riantes couleurs, et

toute mon espérance est de voir des jours sombres remplacés par des jours seulement inutiles. La trace des misères une fois creusée, nous y retombons sans cesse. Je suis prémunie contre les séductions qui nourriraient jusqu'au bout notre crédulité. Je n'aime point ces lueurs trompeuses, ces promesses importunes; je prends quelque habitude de l'affliction, et il me semble que j'abandonne sans retour la volupté du cœur.

La vie retirée est la plus sage. Je n'ai pas cessé d'en être convaincue; mais je comprends que si elle ne devient pas un asile, elle nous les ôte tous : les maux s'y prolongent sans terme. Ce n'est pas que cette lutte contre soi-même, ce pénible effort, n'ait aussi ses douceurs; on y reconnaît la puissance de la jeunesse. Toujours entraîné vers des biens qu'on évite toujours, on peut se persuader qu'on ne les diffère que pour

les rendre plus parfaits; parmi tant d'occasions naturelles, le choix d'une circonstance seule légitime, et long-temps prévue, semble annoncer un plaisir supérieur à ce que pourraient offrir les destinées communes.

TROISIÈME ANNÉE.

LETTRE XIII.

C'est pour moi que le temps ne produit rien. Suis-je enfin plus libre? Les joies naturelles m'échappent, et je trouve dans mon attente plus de terreur que de désir ; mais ai-je su écarter les images voluptueuses que nous sommes toujours prêts à confondre avec les nécessités du cœur?

Les sentimens que j'aurais dû réprimer

ont acquis un ascendant imprévu. Ce n'est pas une de ces constantes inspirations qui pourraient embellir à nos yeux la nature, en donnant à la pensée plus d'étendue ou plus de force; c'est un trouble, un mécontentement qui présage des années funestes. Et toutefois, quand je reste abattue, quand je me crois étrangère aux espérances que suscite le mouvement général, il est encore un mot dont le charme me surprend, comme s'il devait me révéler tous les secrets du bonheur.

LETTRE XIV.

Il est vrai, depuis long-temps je ne t'écris pas. Je consume dans l'ennui les jours et les semaines. Heureusement j'avais entrepris deux tableaux ; j'aurais eu honte de les abandonner, et même je vais en commencer un pour madame de F...

Point de nouvelles d'Amérique. Antoine était exact, il profitait de toutes les occa-

sions; mais s'il lui arrive quelque accident, je ne pourrai plus rien apprendre. Faudra-t-il que moi aussi je passe les mers?

LETTRE XV.

M'appartient-il de changer cette fatalité qui décide de toutes choses? Si j'abandonnais des résolutions imparfaitement suivies, si je renonçais à une indépendance dont il ne me reste plus que la tristesse, qui en souffrirait? qui pourrait m'en blâmer?

De quoi suis-je maintenant capable? Que

faire sans but et sans appui? Certaine de n'être jamais heureuse, m'agiterai-je afin de parvenir à cesser d'être inutile?

L'amour est dangereux chez le méchant, et ridicule chez l'insensé; mais faut-il l'interdire aux ames droites? N'en auront-elles pas besoin pour retrouver de l'énergie dans les jours fortunés, ou de la persévérance au milieu des peines? Sont-ils incontestables les biens austères que nous nommons les vrais biens? Cédons aux besoins visibles, aux lois dont la sagesse d'aucun siècle n'affranchira le monde.....

Jules n'est pas si loin que tu le supposes. J'ai retrouvé tes traits, et j'ai saisi surtout sa physionomie, celle qu'il a maintenant, celle que le malheur lui a donnée. C'est la première tête que je termine : je n'aurais pas attendu de moi quelque chose de passable en ce genre.

LETTRE XVI.

C'est avec l'espoir de rire de mon peu de sagacité que tu as fait copier par une main inconnue les vers que tu m'envoies sans y joindre aucun renseignement. Je ne savais d'abord pourquoi tu m'adressais ce morceau, que je ne trouve remarquable ni par la verve, ni par la phrase poétique; cependant j'ai bientôt

jugé qu'il venait d'assez loin (E). Le doute de ma part serait plus prudent; mais, dusses-tu plaisanter de ma prévention, j'avoue dès aujourd'hui que je trouve, dans ces idées sur les violettes, la manière de sentir de Jules, ses affections sérieuses, ses goûts paisibles, le ton qui, maintenant surtout, doit être le sien. Si je me trompe, j'y suis tout-à-fait trompée; c'est bien ce penchant qu'on lui connaissait, avant même qu'il fût déshabitué des jeux de l'enfance, cette disposition à chercher dans chaque objet un signe des intentions universelles, et dans chaque modification des choses une sorte de reflet de la lumière générale.

Si les fleurs occupent une grande place dans ma lettre, tu n'en seras pas surprise. Il faut te dire aussi que, ces jours derniers, j'en parlais avec Pauline, à qui je vais laisser le soin de toutes celles que j'ai cultivées jusqu'à présent. Je lui expliquais com-

ment les orientaux, s'attachant à interpréter les nombreuses différences qu'on remarque dans les parfums ou dans les nuances des fleurs, en forment une suite d'emblèmes et une espèce de langue poétique ou romanesque.

Ceci me donna l'idée d'une note sur les impressions que peuvent faire ces odeurs si suaves et si variées. J'ai toujours été sensible, comme toi, à ces sortes de jouissances. A l'exception peut-être de quelques chants d'un caractère simple, il n'est rien que je préfère. Ces émanations végétales me paraissent des indices d'une vie secrète chez des êtres à qui la satisfaction est accordée sans doute, et qui exhalent d'heureux soupirs en jouissant du calme de l'air.

La mélodie et les parfums remuent l'ame sans trop la conduire. Cette sorte d'éloquence n'exprimant rien d'une ma-

nière déterminée, peut donner à notre pensée plus de hardiesse, et ranime ainsi ce qui commençait à s'éteindre au dedans de nous.

Quelques différences que nous trouvions tous entre les odeurs des diverses plantes, peu de gens s'accorderaient sur les sensations particulières que chacune leur fait éprouver. J'ai essayé de les caractériser ; mais sans doute c'est un aperçu très-vague, et ceux mêmes avec qui j'aurais le plus de rapports dans la manière de sentir le trouveraient assez arbitraire. Les sentimens éveillés en nous par ces odeurs dépendent de l'attention que nous y donnons, ainsi que de nos habitudes, ou de notre organisation, et ils doivent être modifiés presque à l'infini par les circonstances dans lesquelles nous avons reçu des impressions dont le souvenir contribue à l'émotion présente.

Bien que je ne me sois pas livrée à toutes

mes idées dans ces notes, ce qu'elles renferment de réel ou de chimérique s'étend trop loin pour Pauline. J'aime mieux te les envoyer; tu me diras si j'ai rencontré souvent ce que tu aurais imaginé. Tu ne verras guère ici que des plantes communes; c'est à toi de rendre mon esquisse plus complète, si tu es capable de cette fantaisie. Pour moi, j'ai considéré non-seulement l'odeur, mais aussi la forme, la couleur même, ou le port des végétaux qui semblent avoir une physionomie distincte (F).

EMBLÈMES. — ANALOGIES.

Aubépine. — Simplicité dans les désirs; contentement d'un cœur sans passion.

Barbeaux. — Habitudes naturelles; sen-

sibilité paisible; bien-être exempt d'inquiétude. Bon sens et bonne humeur.

Bruyère. — Existence laborieuse, pauvre, mais sans misère, et humble sans amertume.

Chèvre-feuille. — Momens de liberté à la fin du jour, au milieu des prairies, au bord d'un canal, auprès d'un bois.

Cyprès. — Désirs refroidis ou contenus. Austérité d'une ame que le malheur fortifia.

Genièvre. — Mérite secret, fermeté sauvage.

Giroflée. — Sensations agréables, mais vulgaires peut-être.

Héliotrope. — Souvenirs qui plaisent et qui entraînent encore. Pensée ingénieuse et déjà plaintive, qui cède pourtant à la faiblesse du cœur.

Hyacinthe. — Premières belles heures de l'année. Surprise de la joie ; plaisirs rapides.

Iris.—Contentement rêveur interrompu par des momens de tristesse.

Jasmin — Délices de la vie rurale sur de beaux rivages, dans un heureux climat. Premiers ennuis du cœur ; regrets mêlés d'espérance.

Jonquille. — Besoin insatiable de confiance, d'union, d'énergie, de bonheur. Prestige de la saison d'aimer, charme du printemps. Irrésistible attrait de la beauté idéale.

Lilas. — Dispositions aimantes. Retraite commode ; aisance habituelle, bienveillance et libéralité.

Lis. — Majesté simple ; plaisirs soutenus dans la modération et l'abondance.

Marguerites (petites). — Tranquillité, bonheur domestique. Souvenirs du vieux temps.

Muguet (lis des vallées.) — Emotions vives et franches; plaisirs des champs; droiture et joie naïve.

OEillets. — Amusemens dénués de charme; plaisirs de villes. Fêtes; situation prospère.

Oranger (fleurs de l'). — Mouvemens généreux, mais où on aperçoit plus de faste que de bonté. Sentimens louables, mais qui ne résultent ni de principes élevés, ni d'une forte impression.

Pensée. — Beauté que peut offrir encore ce qu'on approuve, quand on n'y voit plus rien de mystérieux, ou qui tienne de l'infini.

Pois de senteur. — Sensibilité frivole ou affectée.

Reines-marguerites. — Repos de l'automne. Penchans invariables; sentimens fixes de l'âge mûr. Tranquillité un peu sévère d'une ame juste.

Rose double. — Joies de la jeunesse; désirs pleins de confiance; voluptés présentes.

Rose sauvage. — Grâce naturelle et affectueuse. Plaisirs de l'intimité dans la retraite; union des cœurs sans voile.

Scabieuse. — Pensées un peu tristes, réflexions sages. Renoncement profond, mais sans dédain pour les trompeuses fantaisies des hommes.

Tubéreuse. — Jouissances de tout genre qui subjuguent, ou qui exposent à la satiété.

Tulipe. — Stériles délassemens. Ornemens superflus; difficultés surmontées. Orgueil des caractères faibles.

Violette simple.—Besoin vague d'aimer; secret besoin d'être aimé. Délicatesse dans les attachemens. Charme et rapidité des désirs, avec un peu d'inquiétude et quelque pressentiment du vide des choses (G).

J'avais aussi arrangé une suite de fleurs pour exprimer les divers âges. J'avais fait encore d'autres rapprochemens : ce que j'aime surtout, c'est la réunion des bluets et des roses blanches. Mais je n'ai pas le courage de copier jusqu'à la fin; je te vois sourire avec une sorte d'indulgence qui doit m'arrêter.

LETTRE XVII.

Ainsi tu me crois assez heureuse, fort tranquille, à le bien prendre, et plus indépendante que d'autres femmes ne sauraient l'être; mais livrée à ces chagrins où l'imagination a trop de part pour qu'on n'en accuse pas la faiblesse de la raison. Il y a du vrai dans cela, et beaucoup, si nous nous arrêtons à l'apparence. Mais peut-être

conviendrait-il d'attendre ; peut-être aussi faut-il m'écouter, lorsque je sens tout ce qui manque à mon repos, lorsque mon inquiétude augmente malgré mes réflexions, et que je me crois séparée, par quelque chose d'inconnu et de menaçant, de ce libre emploi des heures pour lequel j'ai fait tant de sacrifices.

Il se peut que je devienne pusillanime. Je sens combien est restreinte chez une femme la liberté qni me serait nécessaire. Quelques hommes jouiront de cette indépendance, les hommes qui en connaissent le prix, et dont les besoins seront très-simples, parce qu'ils auront évité d'y joindre, sans que ce fût réellement à propos, les besoins des autres.

Maintenant il faut peu de chose pour m'alarmer lorsque je m'écarte dans la campagne; et pourtant la crainte qui m'occupe n'est pas celle d'un véritable péril, mais

de quelque incident qui fasse trop remarquer ces promenades, et qui me force à les interrompre. Déjà deux fois, dans la même partie d'un certain amas de roches que je visite souvent, j'ai cru entendre marcher à peu de distance. Il m'a semblé qu'on se retirait précipitamment, et que c'était le mouvement d'une robe, le bruit de la soie. Un jour, je m'y rendis exprès pour examiner les cavités, les détours de ces rochers; mais je ne trouvai que deux espèces de grottes sans issue : la chose est donc restée inexplicable pour moi, et je la suppose sans conséquence. Personne ne demeure de ce côté; je n'y ai vu que rarement un ou deux bûcherons, qui regagnaient le village, après avoir fini leur journée plus tôt que de coutume.

Le lieu où se trouvent les ruines d'un monastère est encore plus retiré; je n'y ai pas même aperçu de pauvres femmes ramas-

sant du bois, ou quelque jeune fille cherchant des fraises et le fruit des ronces. Voilà un site qui me convient beaucoup; j'y ai découvert dernièrement un ruisseau limpide, dans un ravin où, depuis des années peut-être, on n'avait entendu que l'eau, les oiseaux, et un peu de mouvement à la cime des arbres.

Un homme n'hésiterait pas à rester quelquefois jusqu'au lendemain dans ces bruyères éloignées : cela lui serait permis. Il m'en coûte d'éviter, pour ainsi dire, cette fraîcheur, cette douce température qui sépare les journées ardentes, et de passer dans ma chambre les plus belles heures d'une saison si belle. Du milieu des bois je verrais se perdre à l'horizon les derniers feux du soir, et j'attendrais avec calme la présence d'un autre astre, contre lequel on n'a jamais besoin d'abri. Plus simple que la lumière du jour, cette clarté nous

guide paisiblement; elle n'interrompt pas le sommeil de la campagne, elle n'est envoyée que pour les êtres qui demandent une sorte de révélation silencieuse. Après ce repos que termine un vent léger, quelques nuages se colorent à l'orient; la vie positive reparaît avec son cortége d'espérances ou de tribulations, et nous nous rangeons à la hâte sous le joug inutile.

LETTRE XVIII.

J'avais commencé à t'écrire ce matin; j'ai déchiré cette lettre. Il faut cependant que tu saches ce qui est arrivé; le silence me serait plus pénible encore.

Mais, dis-moi, puisqu'une force ennemie combat nos résolutions, que nous reste-t-il? Sur quels fondemens établir son repos; si le sort tient en réserve des moyens

imprévus? Il est des instans où tout change à nos yeux; l'heure actuelle paraît plus importante que le passé ou l'avenir, et l'ame trop émue se trouve subjuguée. Cependant me condamnerai-je absolument moi-même? Si près de la honte, j'éprouve moins de confusion que de surprise. Tu n'aurais pas tardé à me plaindre; j'aurais été séparée de toi sans retour, et je pense que je n'aurais pas beaucoup attendu le terme devenu nécessaire.

Lundi la journée était belle; j'en étais attristée. Je voyais avec découragement ce ciel sans nuages et cette lumière importune. J'aurais aimé le bruit des tempêtes. Quelquefois ce qui semble tranquille nous accable, ou même la durée de ce que nous désirions nous fatigue. Les sentimens d'un mortel, me disais-je, seront stériles, ils seront méconnus de ses proches. Le génie, la vertu, l'héroïsme, trouvent difficilement

une heure, une occasion. Tous les êtres se soutiennent avec effort; ils s'embellissent sans jouissance, ils travaillent pour une fin inexplicable. Les rapports sont vains, c'est ainsi que les globes s'aperçoivent, et ne se rencontrent pas. L'harmonie du monde est précaire; l'ancienne beauté des choses a changé, le monde est illusoire.

Je regardais l'abîme où tombent les fruits du temps : j'eusse préféré n'être pas. Mais tandis que je me sentais avec peine attachée à des objets qui manquent de grandeur, par une contradiction déplorable, un seul être aussi faible que moi-même entraînait mes idées. Au milieu de cet ordre si froid, et qui me paraît sans but, tout à coup je crois recevoir une nouvelle existence; je m'établis sur la terre comme dans une demeure durable, et un homme est pour moi ce que le reste de la nature ne pouvait être! Ainsi les malheurs de Ju-

tirer la somme que lui avait envoyée d'Europe l'homme d'affaires chargé d'opérer quelques recouvremens, il fit des démarches pour obtenir son entière liberté. Cette somme que nous regardions comme perdue, d'après ce qu'on savait de sa manière de vivre, était restée en dépôt à trois cents lieues de sa nouvelle demeure.

Il s'embarqua, puis il traversa une partie de la France, et sans passer à Grenoble, il se rendit à la ferme. Ne m'ayant pas trouvée, il prenait le chemin de la ville; mais ensuite l'idée lui vint de me chercher jusque vers les ruines où il jugea que mes nouvelles habitudes pouvaient me conduire souvent. Je dois te dire encore qu'il avait exigé d'Antoine le secret sur ce voyage. En le laissant à V..., il lui avait promis de le justifier auprès de moi, si je l'accusais d'avoir livré quelqu'une de mes lettres.

Lorsque nous songeâmes à l'heure, déjà

le soleil disparaissait. Jusqu'à ce jour j'avais peu redouté l'espèce de surveillance qu'exerce ailleurs la curiosité publique; je m'étais crue assez connue de la plupart des gens que je pouvais rencontrer. Cette position se trouvait changée par la présence de Jules. J'étais persuadée qu'il n'y avait rien à craindre de sa part; mais il avait été aperçu dans le pays, et j'aurais dû, par un double motif, rentrer à l'heure ordinaire.

Ce premier retard causa tout le mal. Il fallut beaucoup de temps pour sortir de ces bois obscurs; nous n'y parvînmes qu'avec peine. Lorsque nous eûmes quitté les sapins, je marchai avec précipitation, négligeant les renseignemens qui m'avaient dirigée dans mes courses précédentes. Je ne pensais qu'à me rapprocher d'un torrent que nous entendions; je ne doutais

pas que ce ne fût la Démaise, c'était le torrent d'Evaldar. Quand je le reconnus, je fus consternée; cependant je pressentais à peine le malheur de cette nuit funeste. Voici, dit Jules, la Dent des Pâtres; si je me le rappelle bien, nous sommes à quatre lieues de la ferme, pardonnez-moi d'être venu. Je ne répondis point; je restais immobile. On ne voyait plus vers le couchant qu'une faible clarté. Celle de la lune qui paraissait à l'horizon aurait pu nous conduire; mais je crus que pour éviter de rentrer au milieu de la nuit, je ferais mieux d'attendre le lendemain, et qu'en arrivant lorsque les portes seraient ouvertes, et sans avoir besoin de parler à personne, je paraîtrais de retour d'une promenade faite le matin. Pauline ne vient me trouver dans mon pavillon que vers midi, et la servante de la ferme n'y entre qu'une heure ou deux

auparavant; je pouvais donc espérer qu'on ne s'apercevrait pas de cette singulière absence.

Je consentis à attendre le jour dans une vallée que remplit presque entièrement un petit lac bordé de roches et de mélèses; retraite commode, asile heureux; faible, mais frappante image de ces régions reculées que jadis nous avions entrevues dans nos songes. J'osai bientôt m'applaudir de cette circonstance qui resserrait des liens si difficiles à rompre. Charme incompréhensible du premier choix que fit la volonté dans un monde alors peu connu! Nous le connaissons aujourd'hui; mais nous voilà seuls, séparés de tout. Léger bruit des vagues, douce lumière, beauté de la nuit! Tels auraient pu être les rivages lointains que notre enfance avait espéré découvrir.

Nous étions assis sur une roche que l'eau couvrait en partie; et malgré le calme de

l'air, la surface du lac restait un peu agitée. Une confiance naturelle, une jaserie plus intime succédait au premier empressement de nos discours. Le silence du désert avait affaibli notre voix. Lorsque je lui parlai de ce qu'il avait souffert en Amérique, il me dit que, durant plusieurs mois, il n'avait eu sous les yeux que les flots de la mer au pied des murs de sa prison. Ce mouvement presque uniforme, continua-t-il, m'a fait beaucoup de mal. Ici même, depuis que la lune est levée, je trouve fatigante la lumière que font vaciller les ondulations de l'eau. » En lui proposant de nous asseoir ailleurs, je vis ses traits altérés à un point alarmant, et comme il ne m'avait pas inspiré d'autres craintes, je me trouvai presque dans ses bras. Néanmoins cet accident, auquel il est sujet (H), ne devait être que très-passager, mais en voulant me rassurer, il ne tarda pas à me

causer une inquiétude nouvelle. Nos rapports étaient changés. Retenue avec quelque violence, et trop agitée moi-même, je restais incertaine. Partout ailleurs, quand la suite générale des idées n'est pas interrompue, on n'a rien à redouter si l'on conserve l'usage de ses sens. Mais loin du monde, sous le ciel impassible, aisément on oublie ce que l'opinion demande, ou ce qui appartient à l'avenir : l'émotion actuelle se trouve presque insurmontable. Clémence, je ne cherche pas à me justifier, je dis seulement ce que je dirais si j'avais à juger une autre femme dans une semblable circonstance. C'était une position toute particulière ; c'était de ma part une volonté fixe, mais indulgente, une résistance pleine de ménagemens, une sagesse qui pouvait laisser des doutes. Momens trompeurs, vous ne fûtes pas irréprochables : les infortunés que vous deviez unir

se fuient pour toujours! Enfin mes yeux se voilèrent; je sentis un désordre, une sorte de vertige qui me déconcerta. Eh bien! lui dis-je, Isabelle sera donc à vous; mais ensuite jamais je ne supporterai votre présence, cela est irrévocable. Protestations vaines! Que penser d'une fermeté qui succomberait, et qui se releverait si imparfaitement? Aussi ne me résignais-je pas à ce point; mais il me semblait que peut-être les forces allaient me manquer. Cependant un bruit dont j'ignore la cause me frappa sans mettre fin à mon trouble, et ensuite tout me sembla nouveau pour nous.

Jules restait muet, et douloureusement agité, comme celui qui penserait qu'une puissance surnaturelle condamne tous ses voeux. J'imitais ce silence. Déjà il faisait jour. Nous arrivons à un chemin fréquenté; il quitte ma main. Une hauteur va nous séparer, je vais le perdre de vue; il me

tend les bras : Isabelle ! O France ! dit-il avec l'accent le plus sinistre, et il s'éloigne. Après de semblables momens, je n'osais le rappeler. Il est parti sans s'expliquer : je ne le verrai plus.

C'est ainsi que les choses se passèrent. Mais de grâce, écrivez-moi quelques mots ; ne m'épargnez point, ce serait m'accabler davantage.

LETTRE XIX.

Tu n'es pas sévère comme s'il s'agissait d'un mal que tes conseils pussent prévenir. Tu as cherché dans mes intentions, dans ma sincérité, de quoi m'excuser jusqu'à un certain point, et en restant, à mon égard, telle que tu étais auparavant, tu m'as rendu le courage.

Je persiste à croire qu'on a fait consister

trop particulièrement l'honneur des femmes dans une résistance que l'ordre général ne prescrivait pas toujours, et qu'on a tiré d'un principe juste des conséquences un peu exagérées. Quoi qu'il en soit, l'honneur ne dépend pas de la justesse des maximes selon lesquelles nous sommes approuvés ou méprisés; il dépend de ce mépris même ou de cette estime, et on pourrait être déshonoré en ne faisant qu'une chose mal à propos déshonorante (I). Pour connaître ce que l'honneur exige, il faut interroger, non pas une opinion raisonnable, mais l'opinion reçue. Des convenances plus fortes que celles de l'honneur même, tout en empêchant de lui obéir, ne pourraient lui ôter son prix; jamais il ne serait indifférent de l'avoir perdu...

Jules m'a quittée, il a pensé qu'il le fallait. Serait-ce à moi d'en juger autrement,

et de refuser d'être libre? Quelque importance qu'on mette à des sentimens qui semblent ne devoir jamais finir, ne faut-il pas avouer que nous pouvons, à l'exemple de plusieurs autres, en changer, ou nous vaincre? Qui sait même dans quelles intentions Jules venait en France? Cet affaiblissement de tête, qui montre combien ses peines furent grandes, ne lui a permis peut-être aucun autre projet que de recueillir de quoi subsister sans inquiétude. Vraisemblablement ce n'est pas ici qu'il se fixerait; il en sent trop le danger sous les lois actuelles. Il ne m'a rien dit à cet égard; mais bien qu'un tel silence s'accorde mal avec les sentimens qu'il me montrait, en le lui reprochant je craindrais de devenir injuste. Que serais-je moi-même à ses yeux, s'il se hâtait d'interpréter ma conduite? Je ne sais pas au juste ce que contenait cette lettre qui est

tombée dans ses mains; peut-être y a-t-il vu les motifs qui m'engageaient à rester libre. Lui ai-je dit que son retour pouvait changer cette détermination, le voyage m'ayant paru entrepris pour moi seule? A-t-il dû le deviner? Que convient-il de faire? Je suppose qu'Antoine en le rejoignant va m'écrire; mais ce n'est qu'une conjecture. Antoine ignore combien je désire connaître ce qu'il peut à son gré m'apprendre ou ne m'apprendre pas.

Je sais maintenant quel était ce bruit extraordinaire que nous entendîmes à Evaldar. Les travaux de la nouvelle route qui doit traverser ces montagnes sont commencés. Pour faire sauter des quartiers de roches, on emploie la poudre, et on choisit le matin parce que les fouilles se font au-dessus d'un pâturage qui est rempli de bestiaux pendant le reste du jour. Le hasard m'a procuré ces éclaircissemens

chez Cottins, où je vois que personne ne s'est aperçu de mon absence. Ce bruit, survenu dans le moment le plus inquiétant pour un esprit déjà troublé, aura fait une grande impression sur celui de Jules. Il en est résulté quelque bien, mais les suites pourront en être funestes : tout annonce que notre ancien ami est sérieusement menacé d'un malheur plus accablant que les revers de la fortune.

Des motifs essentiels, surtout dans mon caractère, m'avaient fait prendre une résolution que je croyais inébranlable. Je n'avais alors besoin que de rester d'accord avec moi-même, et je n'ai pas eu cet art qui maintenant ne suffirait plus. Voici d'autres entraves : j'ai donné de nouveaux droits, il faut que l'on consente à les abandonner. C'est trop d'avoir deux destinées à concilier sans retour. La mienne

est déjà intervertie; sans la paix de l'ame quel peut être l'emploi de nos facultés? En me refusant au joug, je ne ferai qu'en porter un plus incommode. Voyons toutefois; le temps aura son pouvoir.

Elles sont plus heureuses, je ne dois pas me le dissimuler, celles qui se livrent au cours des choses. Il eût mieux valu que je fisse de même. Disposant d'un revenu borné, mais certain, je chercherais ma satisfaction dans ces voies simples. Sans trouble et sans projets, contente d'une destinée paisible, marchant d'un pas rêveur sur le bord des sentiers de la vie, je cacherais dans l'ombre et ma jeunesse et mon tombeau. Mais notre génie s'effraie d'un éternel oubli. Si mes penchans les plus chers me retiennent dans la solitude, je ne me promets, au milieu de cette indépendance, qu'un travail plus sérieux, et cet être im-

puissant qui va consommer sa détresse éprouve encore le besoin des choses impérissables.

Quelque fatiguée que je sois de cette irrésolution, je ne m'en délivrerai pas avant de recevoir du moins une lettre. Peut-être sera-t-elle de Jules : il croira pouvoir m'écrire dorénavant, et je ne sais pas encore si j'oserai m'en plaindre.

LETTRE XX.

En s'éloignant, Jules me laisse-t-il mon indépendance? Je voudrais du moins l'apprendre. Il me semble que tout serait bien si je connaissais mon sort, si j'étais certaine que la satisfaction d'un ami n'exigeât rien de moi.

Il faut que je suive avec plus d'exactitude la règle que je m'étais prescrite. L'opiniâtreté dans le travail en ramènera le

goût peut-être, et des habitudes invariables me feront retrouver l'asile dont, après l'humiliante soirée d'Evaldar, je dois plus que jamais sentir le besoin.

Une chose que je comprends à peine c'est qu'on puisse regretter de ne pas aimer. Les passions conviendraient moins mal à ceux qui auraient long-temps à vivre; mais nous, comment cherchons-nous à dissiper dans l'agitation des jours si rapides? Tous les désirs sont dangereux si on leur laisse trop d'autorité; ce n'est pas pour nous diriger sûrement qu'ils ont été mis en nous.

Mais comment croire que ceux qui n'ont pas cédé à l'amour le verront aisément se changer en amitié. Pour l'y réduire il faudrait des efforts opiniâtres, aussi tristes que l'oubli, ou plus périlleux que l'absence. Je n'admets pas volontiers, entre des personnes de différens sexes,

une intimité qui reste à jamais scrupuleuse. Si la retenue est difficile, notre attachement ne sert qu'à nous tourmenter; séparons-nous. Si elle est facile, séparons-nous encore; cette inclination est bien froide, et nous ne devons pas être contens l'un de l'autre. Les momens qui, dans l'amitié ordinaire, seraient les plus doux, deviennent incommodes pour des amis de sexes différens, parce qu'ils ne savent trop que penser de leurs dispositions secrètes : quoi qu'on fasse, on aime moins ceux avec qui on n'est pas satisfait. Pour éviter les inconvéniens de ces liaisons équivoques, il faudrait à la fois trop d'art et trop de bonheur. Nous ne sommes pas des amis, si dans nos confidences nous gardons une réserve semblable à celle que la différence des sexes occasionerait, s'il est des choses qui intéressent l'un de nous, et que l'autre ne sache pas. Les

amitiés parfaites seront presque toutes entre deux hommes, ou entre deux femmes; les exceptions paraîtraient fort rares si on était sûr de n'y pas comprendre les liaisons que resserre naturellement un amour inconnu des étrangers.

Clémence, que n'avons-nous pu rester l'une à l'autre? C'est avec toi seule que je devais vivre ; c'est toi seule que je devais aimer. J'aurais connu dans toute sa force une affection qui donne beaucoup de prix aux faveurs du sort, et qui nous console dans nos peines. Mais aussitôt que cesse l'enfance des femmes, on les livre à d'autres liens; nous ne le sentons que trop, et l'une se retire en quelque sorte, parce qu'indubitablement l'autre se mariera.

Quant à moi, tu sais que j'ai été frappée, trop peut-être, de ce mot d'un ancien : Avoir une famille, c'est donner un

ôtage à la fortune. Dans le mariage, en effet, tout retient, tout inquiète; on est soucieux et asservi. Presque sûr de ne pas vivre selon ses penchans, on ne pourra pas même s'abandonner avec sécurité au cours des choses, et l'existence aura dès lors peu de valeur, du moins pour de certains caractères que nous ne devons en cela ni féliciter, ni condamner. Il est à désirer sans doute que la plupart des hommes tiennent à leur pays par un lien facilement senti, qu'ils aient une famille, et que ceux qui manquent de principes soient contenus par les attachemens qu'on leur supposera. Mais vous qui désirez être libres de faire bien en toute chose, et qui vous promettez de poursuivre jusqu'à la fin de vos jours la recherche de l'honnête et du juste, n'ayez point d'enfans; ayez un ami. N'ayez point de famille, vous aussi qui prétendez expressément vous maintenir avec quelque

fermeté dans les voies de la raison, non pas en bravant le malheur, mais en parvenant à ne le redouter jamais. Tel ne sera point mon partage, j'en suis convaincue; cependant mon imagination ne se familiarise pas avec celui de la plupart des femmes. Il faut quelque chose de plus énergique pour soutenir ma faiblesse. Peut-être aussi serais-je peu propre à remplir les devoirs d'une femme mariée, parce que j'ai pris l'habitude de les croire étrangers à ma véritable destination, à celle que j'entrevois toujours malgré mes doutes.

LETTRE XXI.

Ce n'est pas une chose fort simple, comme on le croirait d'abord, de renoncer à la partie la plus séduisante de la vie, de préférer une règle exacte, et de choisir une manière d'être dont aucun incident n'appartienne à notre bonne fortune. Je ne voudrais pas que l'imagination nous égarât et nous laissât ignorer nos misères;

mais permettons-lui de nous aider à les perdre de vue, en nous offrant, comme un pressentiment voluptueux, quelque songe dans le vague de l'avenir. Nous avons besoin de mêler à nos projets les plus sérieux un autre espoir, et l'amour le permet; s'il donne rarement le bonheur, il y fait songer continuellement. Le vrai sera préférable sans doute aux riantes perspectives qui nous trompent, mais il faut plus d'une réflexion pour faire adopter, par le cœur, de certaines vérités que l'esprit a reconnues.

Il conviendrait de se décider sans retard, si on le pouvait; la détermination une fois prise, on la mettrait sous le sceau de la nécessité. Mais j'ignore ce que la situation de Jules peut exiger de moi; je délibère avant de savoir précisément quelle alternative m'est offerte, et l'instabilité des circonstances entretient mon irrésolu-

tion. Tu ne saurais te figurer à combien de choses on pense, lorsqu'il s'agit de rejeter pour toujours ce qui ne s'accorderait pas avec des mœurs austères. Le temps a beaucoup de pouvoir sur ceux qui s'avancent de plein gré vers l'oubli qu'il prépare, mais du moins il faut du temps.

Si les femmes tiennent plus à l'amour que les hommes, c'est peut-être parce qu'il a mis en elles toutes ses complaisances, et parce qu'elles se voient adorées, quand l'homme est seulement chéri. N'eussent-elles ni tendresse ni désirs, l'amour serait encore pour elles la plus flatteuse des illusions, et même alors elles voudraient se persuader qu'elles aiment, pour ne pas se priver d'être aimées. La vanité est moins impétueuse que les passions; mais elle tire de sa durée une force inattendue, qui peut modifier enfin tous nos sentimens, et on lui résiste mal, parce

qu'on ne s'en était pas défié d'abord. Quelquefois il est presque impossible de renoncer à aimer, presque toujours il est difficile de renoncer à plaire.

Cependant les vœux de retenue perpétuelle n'ont rien qui m'étonne chez une très-belle femme : l'importance visible du sacrifice en devient un dédommagement. Mais celles dont les traits n'ont point cet éclat et qui ne possèdent que les avantages dont l'amour se contente, celles-là peut-être se trouveront plus flattées d'être l'objet d'un attachement convenable. Quant aux liaisons que forme le hasard, que nulle réflexion ne peut justifier, qu'on voudrait cacher adroitement, et dont on subit le joug avec tant d'imprudence, je n'aurai pas de peine à me les interdire. Sans les déclarer criminelles chez des femmes restées libres, j'y vois quelque chose d'humiliant. Beaucoup d'hommes disent

qu'après une honnête résistance, presque toutes les femmes ont soin de ménager l'instant d'une défaite simulée. D'après ce seul mot, celles qui n'aiment point ne devraient plus se laisser vaincre; il vaudrait mieux encore se donner franchement que de faire ainsi parler de soi. Du reste, je laisse, comme la nature l'a voulu, aux hommes l'empressement, et aux femmes le privilége de paraître généreuses; ce sont des dispositions auxquelles notre sexe, et même le leur, n'ont rien à changer.

Dois-je renoncer à Jules, le puis-je même? Aussitôt je renonce à l'amour, et, à plus forte raison, je reste étrangère aux petits intérêts de l'art de captiver. Si j'ai reçu quelques moyens, je veux qu'ils me conduisent à un même but; je n'aurai jamais trop de force pour m'avancer vers

celui que je me proposais. Je ne prétends pas réussir dans la société; je ne veux pas que l'on m'y distingue, et c'est à d'autres égards que je désire de me séparer du vulgaire. J'ai entendu parler d'une femme que la mort a enlevée de bonne heure; elle était poète, et elle commençait à discourir éloquemment au milieu des salons. Pour moi, je ne fréquenterai pas les salons, je ne ferai pas de vers, et si le don d'une conversation brillante m'était accordé, j'en userais fort rarement. L'habitude d'écrire doit dissuader de parler avec un soin remarquable. Si on revient aux goûts naturels, si chaque chose est mise à sa place, on ne fera que jaser dans les réunions ordinaires, et les entretiens seront des délassemens. On réservera, pour un travail digne de ce nom, l'énergie dont on est capable: tranquille au milieu des témoins avec qui on doit

être familier, on ne montrera sa force qu'aux témoins plus imposans qui décideront un jour si on a bien fait d'aimer la gloire, et si on avait des titres à s'occuper de l'utilité publique.

QUATRIÈME ANNÉE.

LETTRE XXII.

Pourquoi le temps ramène-t-il des souvenirs qui devraient s'éteindre? Me serait-il déjà naturel de regarder en arrière, parce que les premiers rêves de la jeunesse se dissipent, ou parce que j'ai approché de l'abîme des afflictions humaines?

Mais d'où vient, depuis la nuit fatale, ce pesant reproche, cette peine qui n'aura

point de terme? N'ai-je pas fait alors tout ce que je pouvais, et davantage, pour ainsi dire? Cependant je suis mécontente, comme si la honte m'atteignait, et je me livre à des craintes inexplicables. Les sentimens que j'avais approuvés en moi me paraissent importuns; je ne sais ce que produiront ces combats, et je suis effrayée de tant d'inconstance. Ce mal secret que j'eusse pu éviter, je le trouve partout, dans ce que j'aperçois, dans ce que j'imagine, dans ce que j'entreprends, comme dans ce que j'abandonne; je me vois sans force ou sans repos, et, entourée des dons de la vie, je me sens brisée de douleur.

Qu'ai-je appris? Que m'est-il arrivé? Rien, ce me semble. Faut-il un nouveau malheur pour que je me plaigne du malheur de mes jours? Cependant je pourrais ne pas souffrir ainsi. Peut-être serai-je mieux dans d'autres instans; mais j'ai besoin d'écrire

aujourd'hui. Que te dirai-je? Comment me faire entendre? Je ne connais pas bien ce que j'éprouve, et il est possible que j'aie peu de raisons de croire ce dont je reste persuadée. Retenue de toutes parts, ne voulant pas ce qui est, et ne sachant ce qu'il faut attendre, je n'aurai point d'énergie, point de modération. Les atteintes que je ne repousserai pas sont-elles irrésistibles? C'est quelque chose de sombre au-dedans de moi. Tout m'obsède, tout m'irrite. C'est une fatigue qui redouble par intervalles; c'est un découragement universel. Qui me rendra les heureux mouvemens ou l'aveugle confiance des premières années? Un secret ennui que je ne prévoyais pas, de lents soupirs, une vaine répétition de quelques idées stériles, me lassent également, soit que je veuille agir et vivre, soit que je cherche le sommeil et l'oubli. Tout me devient inutile.

Je ne connais pas d'espérance, et il n'y a rien dont je ne me détache; le songe est terminé : je m'ennuie sur la terre.

Perpétuelles félicités de l'existence, appartenez-vous à l'être sensible? Vous ressaisirai-je en achevant bientôt ce rôle obscur dont je me suis mal pénétrée, cette tâche terrestre que je ne puis comprendre? Repos! Raison constante! O avenir! O durée! Êtes-vous le dernier prestige de notre ignorance, ou une des merveilles de la nature inconnue?

Et enfin, Clémence, s'il était vrai que nous dussions nous retrouver au-delà des temps, de quel œil verrions-nous alors ces chagrins, cette humiliation? Connaître l'instabilité de la vie, et néanmoins en éprouver les faiblesses; se passionner sans erreur, et, sans croire au mensonge, ne pouvoir être inébranlable dans la vérité!

Même jour.

Il est très-tard, mais je veux te parler d'une course que j'ai entreprise malgré le froid et la neige. J'ai désiré de revoir dans le jour ces vallons d'Evaldar où mon imprudence m'avait conduite au commencement de la nuit. J'aurais dû choisir une saison plus favorable; mais ne sachant ce qui m'est réservé, je résolus de ne pas attendre le tardif printemps des montagnes.

Pour éviter un long détour, je traversais sur la glace un pâturage inondé par les dernières pluies; elle ne se trouva pas assez forte, et il s'en fallut de peu que je n'eusse besoin d'un secours difficile à recevoir au milieu de cette solitude. Que de changemens en quelques mois! Quelle

tristesse dans des lieux que j'avais vus si beaux! Il est des impressions douces qui ne se renouvellent jamais. On s'y livre cependant. Toujours lasse du monde aride où elle semble exilée, notre ame s'accoutume à cette noble harmonie qui ne subsistera pas, à ces voix célestes que nous n'entendrons plus. Rien de désirable, si ce n'est ce que nous ne pouvons connaître; rien de parfait dans la nature, excepté le principe inaccessible de ces formes passagères et de ces beautés fugitives (1).

Quel air suave on avait respiré sur le rivage d'Évaldar, durant cette nuit malheureuse! Ainsi Jules apparut comme un de ces fantômes de l'imagination qui peuvent nous subjuguer, et qui, ensuite, nous laissent dans l'accablement. Mais avant-hier le ciel était chargé de brumes, et un vent froid les roulait sur le flanc des montagnes. Le souvenir des heures passées dans

l'intimité, de ces momens dont il ne reste rien, me remplissait d'une sorte de terreur au milieu des frimas. Et lui-même, ne faut-il pas qu'il souffre, et que de degrés en degrés il oublie ses desseins? Le mal étrange qui le menace peut rendre inutiles pour lui les dons du cœur et de la pensée. Jouira-t-il jamais du calme que je voudrais retrouver seulement une fois afin d'espérer encore?

Mais ne sais-je pas que tout est fini pour nous? Je le sens, bien que je ne puisse en discerner les causes; j'attends, avec plus d'empressement que de résignation, qu'un arrêt, sans doute irrévocable, me soit mieux connu. C'est là, sur ces rives d'Évaldar, que j'en ai reçu le premier avertissement. Je ne suis pas rentrée depuis ce jour, je ne rentrerai pas dans l'ordre naturel de mes inclinations. Je ne m'avance plus d'un mouvement facile; le cours du

monde ne me présente pas cette entraînante diversité qui prolongerait le besoin de vivre. Des émotions subites, des images que je ne puis écarter, des pensées que je retrouve avec impatience, tout m'annonce que j'ai perdu les facultés d'un cœur jeune, et que je ne serai plus qu'un froid témoin du renouvellement des choses. Le temps a cessé de m'appartenir, il ne produit rien qui soit à mon usage. Je crois aussi que je ne reverrai plus ces lieux si chers et si tristes; je les ai vus dans des circonstances opposées : cela est accompli.

LETTRE XXIII.

Quitterai-je la retraite où j'ai trouvé peu de contentement? Serais-je mieux ailleurs? Entraînée à Grenoble, au commencement du mois, par madame de F...., n'y ai-je pas éprouvé tout l'ennui du froid mouvement de la société, de cette vivacité puérile, de cette joie étrangère aux joies

du cœur, de cette fermentation de l'intérêt personnel mal déguisé?

On croit parvenir à connaître l'asile de Jules; ta mère même s'en occupe, dit-elle. Pour moi je suis persuadée qu'il n'est plus en France, mais j'attends quelque chose du zèle d'Antoine : j'attends la confirmation de ce que j'entrevois dans l'éloignement. Les saisons passent, et nous passerons; c'est un bien : les journées qu'on achève ne se renouvelleront point.

Ne saurais-je regarder comme peu nécessaire ce qu'il faut abandonner? Quelquefois le silence qui m'environne suspend mes craintes; tous mes regrets s'affaiblissent, et il me semble que des soupirs profaneraient la grandeur de cette nature si paisiblement imposante. Assise auprès des bois sauvages que traverse la Demaise, je suis honteuse de ces perplexités; j'implore la persévérance qui les condamnera. Je ne

voudrais qu'une chose pour l'avenir; ce serait assez de faire ce que la raison demande. Que résoudre cependant, lorsqu'on se trouve engagé dans des voies inconnues? La tranquillité des êtres simples, l'ordre au milieu du mouvement, le repos de la terre dans l'espace, ce sont des témoignages d'une sagesse inébranlable. Mais n'est-il pas naturel d'écouter aussi des inspirations plus vives? Je recevrais la satisfaction comme la vraie lumière, et la volupté serait à mes yeux une émanation céleste. Au-delà du désir je ne verrais que le doute; comme l'insensé, je dirais : jouissons, et puis mourons.

Certainement l'amour est peu de chose : une affection périssable n'est rien, si nous devons revivre. Il semble que les passions ne puissent finir; mais chaque jour les affaiblit, les consume ou les remplace selon les caractères. Et néanmoins, que

nous reste-t-il lorsque nous sommes seuls? L'attrait d'un long attachement ne devient-il pas aussi une véritable convenance?

C'est Jules qui la méconnaît. Cette fois notre séparation n'est pas mon ouvrage; je puis y souscrire, sans avoir à me le reprocher. Si les événemens me laissent libre, ne ferai-je pas bien de préférer ce que j'avais choisi lorsque je pouvais en juger plus froidement? Ainsi on oublie que c'est la condition humaine de désirer sans comprendre, de s'agiter sans y consentir, de se hâter vers une fin, sans savoir ni ce qu'elle sera, ni s'il en fut jamais d'autre que de se perdre avec ce qui ne peut plus être!

LETTRE XXIV.

Voici encore un aveu. Cependant devais-je me croire exposée à quelque surprise dans un réduit d'un accès difficile, dans un endroit où jamais je n'avais vu personne ?

En y réfléchissant ensuite, je me suis souvenue d'un bruit que j'avais attribué l'été dernier, comme je dois te l'avoir dit

alors, au frémissement d'une robe, et qui avait excité deux fois mon attention. Cela s'était passé à quelque distance de l'extrémité du bois au milieu duquel je viens d'être vue, non par une femme, mais par un jeune homme qui m'a rencontrée à dessein, et on ne peut plus mal à propos.

J'ai dû cet extrême embarras au ruisseau intarissable que je te vantais dernièrement. Après un assez long cours en plein soleil, il descend dans les bois, et il forme un bassin, sous un ombrage épais: on s'y croirait en sûreté comme au fond de son parc. Mais on n'a pas des commodités de tout genre pour un bain semblable. Je réunis robe et chemise sur la mousse, à quelques pas de là, et j'entre dans l'eau jusqu'au bas du visage : j'y reste un quart d'heure avec beaucoup de sécurité. Pour en sortir il faut grimper, et s'aider des mains.

Je suis en haut; me voici debout, et je me retourne pour aller prendre mes habits. Un homme est devant, c'est-à-dire fort près de moi : la circonstance est grave. Je ne me sens pas disposée à faire un cri ingénieux, moins encore à perdre connaissance; mais il n'y a point d'asile, et je ne sais si je dois exiger ou prier. On fait un mouvement, qui me prouve que je n'arriverai pas à mon dépôt sans tomber dans les bras de l'ennemi. Je reste donc immobile, et ne tardant pas à sentir l'avantage que me donne, dans mon caractère, cette apparence de fermeté, ce premier bonheur, je vois que tout n'est pas perdu. Le parti le plus sûr, c'était de se montrer calme, pour faire comprendre que l'on serait invincible. Il n'était pas même en mon pouvoir de me replonger dans l'eau. Je m'arrête, l'épaule appuyée contre un arbre, les bras croisés sur l'estomac, les

yeux errans je ne sais où. Je me trouve avoir choisi une attitude singulièrement libre, mais la seule convenable peut-être. Je commençais par surprendre mon adversaire, pour qu'il fût presque aussi déconcerté que moi-même; j'avais besoin d'obtenir un peu d'ascendant, et d'opposer quelque chose d'inopiné à l'empressement très-indiscret que ma situation me faisait craindre. Quant à l'abus de la force, j'en ai assez moi-même pour ne rien redouter de très-sérieux. Cependant je voulais maintenir la distance : dix ou douze pieds n'étaient pas trop. En gagnant du temps, j'espérais bien éviter tout ce qui était encore évitable.

Dès que mes idées ont quelque suite, dès que je remarque la voix et les expressions de ce jeune homme, dont l'accoutrement très-propre ressemble du reste à celui d'un manœuvre, cette espèce de déguisement ne me jetant plus dans l'incer-

titude, je sais de quelle manière je dois lui parler. Il faudrait alors qu'il manquât de toute délicatesse, pour ne pas se décider à se retirer. J'ai aussi de la condescendance; je lui promets de le recevoir à la ferme, une fois seulement, et dans quelques mois. Toute négociation terminée, il tient sa parole; il s'éloigne.

Il fit très-bien de ne point revenir sur ses pas. Il m'aurait vu plus de honte que de courage; tandis qu'auparavant, à l'exception d'une ou deux larmes que peut-être il aperçut malgré moi, je n'avais pas perdu contenance.

Cet événement-ci peut rappeler celui d'Evaldar, mais il est moins accablant. Des étrangers sont moins à craindre en de telles rencontres : lorsqu'on sait à peu près ce qu'on doit faire, on ne se trouble pas entièrement. J'ai même résolu de ne pas interrompre pour cela mes fréquentes

promenades. Le bain m'est interdit, comme tu peux le croire, mais la libre campagne est toujours à moi, puisque la nuit même d'Evaldar m'a laissé cette liberté.

LETTRE XXV.

On ferait mieux de ne songer à aucun mal incertain, de se renfermer dans ses propres misères, et dans cette ignorance de l'avenir qui nous est souvent accordée..

Un effet du hasard nous avait séparés Jules et moi. Les obstacles paraissaient plus grands que jamais; je n'en étais point cause, et tout cela était bien peut-être : cepen-

dant je ne pouvais supporter cette situation. Enfin, il trouve bon que l'on m'instruise de ce qui le concerne. Mais ce que j'attendais impatiemment pour ôter tout prétexte à mon irrésolution, me jette au contraire dans une incertitude dont le terme ne dépendra plus de ma volonté.

Tu te rappelles cette explosion de poudre, au point du jour, cette détonation survenue sans que je pusse en deviner la cause, ne sachant pas qu'on ouvrît un passage à travers nos montagnes. Jules était alors occupé de mes dernières plaintes; trop facile d'ailleurs à émouvoir, il fut atterré par ce bruit, qu'il regarda comme celui du tonnerre, comme une menace du ciel, et il n'attendit pour s'éloigner de moi que le moment où il cessa de croire qu'en restant seule, je serais peut-être en danger.

C'est en Amérique qu'il s'était aperçu

pour la première fois du trouble de sa pensée. Après avoir été détenu sur les bords de la mer, il avait passé plusieurs jours près des cataractes de Niagara. Il s'y plaisait beaucoup; mais le cerveau peut se trouver dangereusement ébranlé, quand les autres organes sont frappés avec trop de violence. Quel objet inanimé doit faire une impression plus profonde, qu'un fleuve qui se précipite tout entier? Je voudrais avoir éprouvé un moment cette forte émotion; je voudrais avoir vu ces abîmes toujours creusés, mais toujours remplis, cette nuée qui s'élève du fond des gouffres, cette tourmente au milieu des solitudes du Nouveau-Monde.

Depuis cette époque, Jules ne peut avoir les yeux arrêtés sur un grand espace d'eau, sans éprouver une inquiétude qu'il serait dangereux de prolonger. Dans la nuit funeste, nous avions devant

nous le lac d'Evaldar; la lumière de la lune rendait plus importune à l'œil l'uniforme inconstance des vagues expirantes, et Jules en fut affecté péniblement. Je ne suis pas très-surprise qu'alors une sorte d'intervention céleste lui ait paru indubitable : il est d'autant plus exposé à ces faiblesses, qu'on a cherché par différens moyens à lui inspirer de la piété dans l'âge où ce sentiment n'est que de la terreur.

Les idées religieuses, admirable effort de l'ame contre la destruction, ces croyances si naturelles ont pourtant leurs périls. Comme elles participent de l'infini, la crainte et le désir s'en emparent également; si l'homme content peut y trouver une douce sanction de ses félicités, les malheureux y cherchent quelquefois, dans des perspectives nouvelles, la tristesse dont ils ont pris l'habitude....

Croyant sans doute ne pouvoir rester ici sans avoir fait reconnaître, conformément aux lois nouvelles, la légitimité des causes de sa longue absence, Jules ne s'arrêta qu'autant qu'il le fallait pour être rejoint par Antoine. Il se regardait comme condamné par deux raisons à passer la frontière, et il le fit. Le climat des côtes orientales de l'Espagne plaisait à son imagination : la rigueur des hivers dans le nord de l'Amérique doit avoir augmenté l'éloignement qu'il a eu dès l'enfance pour les pays froids. Si d'ailleurs le nord peut ne pas déplaire à l'habitant des villes, une température plus douce et plus égale convient seule dans la vie isolée. Ce n'est pas au milieu des neiges de la Germanie et du Caucase, que la plupart des anachorètes cherchèrent autrefois un refuge : ils surent mieux choisir le théâtre de leurs mortifications.

Il vit comme eux. Toujours suivi d'Antoine, il a pénétré jusque dans la province de Valence. Sa demeure n'est autre qu'un ancien ermitage agrandi par eux, et dont ils ont orné l'oratoire. A quelque distance, précisément aux pieds de la montagne, se trouve leur seul voisin; cet homme âgé est le propriétaire du bois qui les sépare.

Voilà le compagnon de nos premiers jeux devenu un personnage austère. Aspirant autrefois à illustrer son nom, il se promettait de parcourir le monde; mais actuellement il choisit le rôle le plus humble dans des lieux inconnus. Irréprochable, il est tourmenté de remords; si instruit, il se livre à des erreurs, et si jeune, il renonce à tout ce qu'il désirait. Il fuit son pays, comme aux jours de la proscription; il me quitte, sachant bien pourtant qu'il n'avait pas été oublié. Jules de Médisdal n'a pas

vingt-sept ans, et il veut que tout finisse pour lui.

J'avais pensé que dans un temps de découragement il s'enfoncerait au milieu des forêts de l'Amérique, afin d'y oublier cette espérance vague, et ces leurres dont on se vante mutuellement dans la société des hommes. Quoi qu'il dût m'en coûter de renoncer à lui sans conserver du moins quelque incertitude, je ne pouvais me dissimuler que tout ce qu'il eût perdu en abandonnant l'Europe, ne vaudra jamais l'avantage d'échapper à la fatigue de nos tristes affaires et de nos envieux désirs. Jeune, robuste, libre encore de toute habitude, il eût fait comme ces autres Européens, qui, réduits momentanément aux moeurs dures et naturelles des forêts, n'ont jamais voulu rapprendre l'art de nos moeurs polies.

Mais ce n'est pas cette simplicité qu'il se

propose. Des pratiques bizarres, et cette lugubre inclination qui fait chercher une jouissance dans l'excès des scrupules, sont-elles des moyens de retrouver le calme de la pensée, ou l'aptitude pour le bonheur? Quelquefois peut-être. Les peines volontaires doivent affaiblir l'idée des maux que nous supporterions mal si nous prétendions espérer encore. Lorsqu'on ne peut retrouver le contentement, que reste-t-il, si ce n'est de faire un choix entre les diverses manières d'être malheureux, et d'opposer au sort une volonté de souffrir à laquelle le sort même ne puisse guère ajouter? Ainsi la nature nous soutient jusque dans le dépit; tous nos maux peuvent être mélangés, et l'étendue même de la douleur peut devenir par notre résignation une sorte de soulagement.

Toutefois, Clémence, cette vie austère n'oblige à rien pour l'avenir; sans doute

on n'y fait point de voeux. Une entière sécurité, un régime uniforme, un doux climat peuvent ramener cette paix de l'ame qui devrait être inaltérable quand on pense se sanctifier. Je compte pour quelque chose l'exemple du bon Antoine, que je crois pieux, mais raisonnable. Son caractère ne me semble pas assez faible, mais aussi son imagination n'est pas assez ardente pour l'égarer, pour le rendre tour à tour romanesque ou superstitieux, pour le tourmenter comme tant d'autres hommes dans les voies mêmes du repos.

LETTRE XXVI.

Non, Clémence, je n'ai pas attendu les nouvelles dispositions de Jules pour reconnaître l'utilité des sentimens religieux. Sans doute je désirerais qu'il ne se laissât pas entraîner jusqu'à la dévotion; mais je n'en apprécie que mieux peut-être ce qu'il y a d'auguste et de louable dans les grandes

idées qui servent de fondement aux divers cultes.

Je ne pourrais concevoir que l'on proposât sérieusement à des hommes qu'on n'aurait pas captivés dès l'enfance, de certains points de doctrine admis dans plusieurs pays ; cependant j'aime avant toute chose la religieuse attente d'une vie sans terme, et je voudrais le triomphe de la vérité sur les affections temporelles les plus voluptueuses. Mais, dans une acception plus étroite, qu'est-ce que la vérité ? Cette question est restée sans réponse positive il y a près de deux mille ans : il en était de même vingt siècles auparavant, et dans vingt siècles il en sera de même.

LETTRE XXVII.

Tes livres vont enfin te parvenir. Un seul manquera; je le garde, puisque tu avais voulu me les laisser tous. Sans approuver l'auteur de la *Chaumière indienne*, lorsqu'il feint de raisonner, je le trouve du reste très-attachant.

On serait heureux de penser comme lui. L'étude ou la contemplation de la nature

doit être délicieuse pour ceux qui prétendent apercevoir la raison de chaque chose, pour ceux qui découvrent une intention tutélaire dans chaque événement. Notre faiblesse s'arrête volontiers à l'idée d'une protection immédiate, et ce sont les esprits élevés surtout qui en sentiront le besoin. Il est douteux toutefois que dans ses suppositions les moins erronées, une fourmi attentive devant le pont du Gard, par exemple, rencontre jamais le but réel, la cause finale de ce monument.

La répugnance que j'éprouve à immoler ce qui a reçu le sentiment de la vie sera justifiée par les sentimens convulsifs de l'animal souffrant et mourant. L'intention de la nature est-elle donc que je le laisse vivre? Mais le chat de Pauline obéit à d'autres lois. Il paraît fort doux, et néanmoins, tout mouvement irritant son instinct, il ne voit pas un insecte sans chercher à le dé-

truire, et il se joue du moineau tremblant sous sa griffe : si on ne lui arrache pas assez tôt sa proie, il ne l'abandonnera qu'après lui avoir lentement donné la mort.

Aux assertions les plus séduisantes, j'opposerai la vraisemblance des assertions contraires. J'aurai moins de plaisir en observant dans plusieurs détails l'organisation des choses, et je ne saurai pas même si elle présentait de grandes difficultés. Qui pourra me dire si le monde renferme dans sa partie visible quelque beauté absolue? Puisque les conceptions de l'homme ne sauraient approcher des conceptions générales, il faut que les louables propriétés d'une œuvre étendue surpassent tout ce que nous aurions imaginé; mais ne doit-il y avoir d'étonnant pour nous qu'un ordre parfait, et le lieu de cet ordre doit-il être le lieu où nous sommes placés?

Je reviens à ma fourmi. Elle fuit, elle gravit un tertre pour s'y placer loin du danger; mais tandis qu'elle examine ces torrens d'eau que les maîtres de la terre font couler dans des précipices, d'où sortent des végétaux immenses, nous, nous voyons seulement des légumes qu'on vient de transplanter, quelques arrosoirs, et des garçons jardiniers.

On admire les Pyrénées, on admire les cieux ; mais cet enthousiasme est fondé sur des conjectures. La sagesse règne, cela est incontestable. Elle dispose même de ce qu'elle ne gouverne pas immédiatement, je le pense ; mais j'oublierais mes malheurs, et nul malheur n'existerait plus pour moi, si je voyais cesser l'obstacle qui, en m'empêchant de communiquer avec l'éternelle intelligence, me repousse vers la vie stérile.

LETTRE XXVIII.

Deux amis, appartenant à des familles expatriées, hasardèrent de rentrer en France; l'un d'eux avait trente ans, l'autre était plus jeune. Retenue par son grand âge, une parente de ce dernier, n'ayant point voulu passer la frontière, avait conservé unc maison de campagne, qu'elle lui

a cédée depuis. Il a quitté pour un temps les habits d'homme, et on a trouvé que c'était une femme agréable, mais un peu originale. Sous le titre de son jardinier, son ami est resté avec lui. Le premier des deux est le personnage invisible qui m'avait rencontrée dans mes longues promenades, et qui s'était assez approché pour me donner de l'inquiétude. L'autre, comme tu le conçois, est le journalier en petite veste; averti de mes courses imprudentes, il avait résolu de voir ce qui en arriverait.

Leur position n'est plus la même. La jeune femme est capitaine de cavalerie. L'ancien garçon jardinier est venu hier, et ses chevaux ont excité l'admiration de tous les gens de la ferme.

L'entrevue était embarrassante pour moi; cependant tu te rappelles qu'il avait fallu la promettre. Les offres les plus hon-

nêtes en diminuèrent l'inconvénient. Ces propositions seraient même trop favorables ; mais tu devines ma réponse. Je suppose que cette visite sera la dernière.

LETTRE XXIX.

Lorsque nous vivons à la campagne, notre imagination, plus calme et plus forte, suscite en nous moins d'espérances accidentelles. C'est peut-être ce qui distingue surtout la vie des champs, et ce qui la fait aimer des gens raisonnables. Pour moi, qui n'ai pas su retrouver cette simplicité, j'ai besoin d'un art; je cherche dans la

peinture une diversion plus utile que jamais, et, négligeant tout travail sérieux, je fais une grande consommation de couleurs. Je crois même que j'irais assez loin dans le paysage, si je n'avais pas à redouter, sous quelques rapports, les difficultés de l'exécution, si j'avais été mieux guidée autrefois, ou si je pouvais, comme un artiste, entreprendre de longs voyages, et connaître les divers climats.

Je n'ai pas oublié nos anciennes discussions sur les paysagistes. Tu me disais que l'histoire est le premier genre. Tu avais pour toi de graves autorités; mais j'insistais, parce que les solitaires reviennent difficilement de leurs erreurs. Peut-être leur manière de vivre donne-t-elle beaucoup de force aux premières impressions; peut-être aussi, n'entendant pas chaque jour les raisons de leurs adversaires, s'attachent-ils trop à ce qui justifierait leur

propre sentiment. D'un autre côté, je pourrais dire, en notre faveur, que si nous accordons peu à l'autorité des hommes, nous n'aurons du moins que des préjugés personnels, et qu'à bien des égards, le résultat des différentes idées de cinquante solitaires s'éloignera moins du vrai, que celui des opinions de cinquante habitans d'une même bourgade.

Suppose avec moi que, l'histoire n'étant plus réputée le premier genre, nous examinons ce qui lui avait donné pour un temps cette supériorité de convention. Certainement on fait plus lorsqu'on reproduit sur la toile tout cet aspect de la nature qu'embrassent nos regards, que si on exprime seulement des effets de nos passions. Mais quelquefois l'homme ne sait voir que lui, et ne laisse guère autre chose à observer dans un pays où les arts dominent. Plus propres à flatter des personnages puissans, les ta-

bleaux d'histoire ont dû occuper la plupart des grands peintres. Dès-lors, le paysage offrant moins de modèles, a été regardé comme moins important, et d'ailleurs il eût exigé des études plus variées, des voyages plus difficiles et plus dispendieux (K).

Le véritable paysage serait peut-être une savane inhabitée au bord des forêts. Là sont les choses qui nous furent offertes; nous nous voyons alors sur un sol où notre place n'est pas encore envahie. Ceux qui aiment les champs découverts et les plaines sans bornes, paraissent ne considérer dans le terrain que le revenu qu'il peut donner. Ces plaines sont arrangées pour nos besoins actuels; mais une convenance d'un ordre supérieur nous attirerait vers d'autres contrées. Les lieux difficiles et sauvages rappellent plus fortement que c'est notre fonction sur le globe de remuer les terres, de régler

la circulation des eaux, de varier la végétation, de nourrir diverses espèces dont l'instinct soit exercé, de propager enfin le mouvement, et de multiplier avec choix les produits de l'industrie.

Les rapports des choses inanimées avec notre intelligence ont nécessairement une étendue que la plupart des hommes ne soupçonnent pas. Notre organisation individuelle ne réunissant jamais toutes les facultés humaines, beaucoup de gens en particulier, ou même des nations entières, trouveront indifférentes plusieurs choses faites néanmoins pour intéresser quelques membres de la grande famille. Rarement aussi chacun de nous éprouvera tout ce qu'il serait susceptible de sentir. La loi commune qu'on croit subir ordinairement n'est guère que celle des lieux où on se trouve, et nous y joignons de simples fantaisies qui semblent assez belles pour animer con-

stamment nos jours, parce qu'elles sont assez opiniâtres pour les troubler sans cesse.

La voix de la nature est indécise en quelque sorte, et la plupart des hommes que subjuguent tant de métiers assidus ne peuvent l'entendre : elle dit à la fois trop de choses oubliées d'eux. Il serait bon cependant d'étudier les relations générales des êtres ; on y découvrirait une harmonie que de certains momens et de certains sites rendraient plus sensible. Nul homme ne comprendra bien cette loi mystérieuse, mais celui qui pourra l'entrevoir aimera l'ordre ou la justice, malgré les passions et malgré le découragement.

A quelque distance de ma retraite, vers le midi, au-delà des premiers bois, on trouve un espace dont le circuit doit être de plus de quatre lieues, et qui contraste singulièrement avec tout ce qui l'entoure. Si on compare ce sol montueux aux montagnes

plus considérables qui l'environnent, il présente l'idée d'un bassin jadis couvert par des eaux fortement agitées. Cette sorte de plaine contient de nombreux rochers. Au centre des vallons qui les séparent, se voit un plateau aride, un amas de roches brisées. C'est un fond, mais c'est aussi une éminence : on nomme ce lieu sommet de Moll (L).

Ces buttes, que peut égaler en hauteur une pyramide du Nil, ont généralement une forme conique, et sembleraient étrangères à cette contrée : on peut les comparer à celles de la vallée de Brig, que nous avons remarquées en parcourant un recueil des vues des Alpes. On dit qu'il existe dans une forêt, aux environs de Paris, des amas de roches à peu près semblables. De tels monticules sont petits à côté de nos montagnes dont les flancs arrêtent les nues, mais on verrait de même s'affaiblir dans

l'immensité les objets dont la masse peut nous surprendre, et l'impression dépend toujours du point de comparaison que l'œil a choisi.

L'aspect de ces roches dépouillées est d'un autre caractère lorsqu'on les voit seules, lorsqu'il paraît n'exister rien de plus animé. En observant, au milieu du silence, ces hauteurs escarpées qui furent produites d'une manière dont nous ne savons rien, et qui subsistent de siècle en siècle, on se figure que le repos actuel n'a d'autre objet que de perpétuer les traces confuses des anciennes vicissitudes du monde. Que l'obscurité des voies de la nature est imposante! Tout s'opère, tout s'achève sans que nous ayons aucune connaissance des moyens, et même peut-être aucun avertissement des effets essentiels. Des apparences nous conduisent, mais toute réalité nous est cachée, jusqu'à celle qui fait que

nous existons, et telle est notre misère que nous ne sommes pas même les spectateurs de ce travail qui nous absorbera.

Souvent je m'arrête, vers le soir, au milieu de ces débris stériles et uniformes. C'est l'image d'un monde où le mouvement ne serait plus. Les pointes immobiles des rocs, sur une pente sombre que les nuages terminent, paraissent des monumens placés au-delà des régions connues; les cimes où ils restent épars conservent une nudité funéraire, et en commençant à les gravir, je crois faire des pas solennels pour entrer dans les routes d'une demeure plus majestueuse.

Mais nous n'obtenons que des révélations soudaines et fugitives: tout nous indique l'infini, rien ne le dévoile. Aussitôt que j'approche de ces sommets, les nuages s'en détachent; la ligne qui se perdait dans les

cieux est interrompue, et je revois cette courbe terrestre où il faut circuler froidement. Je me souviens alors des erreurs de l'homme acharné sur l'homme; je sens une barrière immuable entre la terre et l'immensité, entre les figures des choses et l'être réel.

Quand nous nous croyons au moment de pénétrer les desseins de la nature; les ténèbres retombent, et l'assujétissement de la vie actuelle nous déconcerte. Il semble qu'un organe nous manque pour communiquer avec tous les êtres, pour entendre la voix universelle. Soutenus durant peu d'instans par des émotions étrangères à la vie présente, nous retombons si bas ensuite, et nous sommes tellement asservis, que bientôt nous trouvons bizarre l'espoir d'une existence plus généreuse. Cependant, pour n'avoir plus à rougir de ces fai-

blesses, je voudrais me soustraire à ce qui abuse les hommes; impatiente sous le joug qui m'humilie, et fatiguée de ma propre incertitude, je cherche du repos dans les lieux où paraît finir le désordre du monde.

LETTRE XXX.

J'ai des lettres d'Espagne. Elles passent sous tes fenêtres, et ce serait à toi de les recevoir; il faudra que nous nous arrangions ainsi.

Mon résident chez cette puissance étrangère paraît avoir deviné les secrets du maître. Il sait donc, ou il conjecture, que Jules était dans le dessein d'obtenir la main

d'Isabelle. Bientôt Jules a cru voir qu'elle préférait sa liberté ; mais un jour il méritera de fléchir cette résolution inhumaine.

Il se reproche sa conduite à Evaldar ; c'est une des fautes qu'il veut expier par un temps de mortification. Il s'aperçoit enfin de l'inégalité de son esprit ; il n'en doute plus guère, et cela même ajoute à son trouble.

CINQUIÈME ANNÉE.

LETTRE XXXI.

Quelquefois on sent inopinément, on croit découvrir qu'on néglige ce que les circonstances demandent. J'avais considéré mon voyage en Espagne comme une simple supposition, comme un projet inexécutable; mais tout à coup je l'ai vu d'un autre œil, et je ne saurais trouver la raison de ce changement. Je devrais être à

Valence, me suis-je dit : cette idée m'a fait une impression pénible.

Jeudi.

Je n'avais pas voulu m'arrêter à de vagues conjectures ; mais elles prennent un caractère différent.

La brièveté de la lettre d'Antoine m'effrayait d'abord, de sorte qu'en la lisant je me suis trouvée moins malheureuse. Cependant n'y verras-tu rien de sinistre ? Ne justifie-t-elle pas du moins une inquiétude que nous aurions pu croire assez peu raisonnable ?

« J'ai beaucoup de peine (ce sont ses propres termes) à me ménager un quart d'heure pour écrire. A tout moment je crains que monsieur ne me le défende ; il a déjà été sur le point de s'expliquer à cet égard. Il devient fort inquiet, et il dit que

si sa tête s'affaiblit réellement, il ne veut pas qu'on le sache en France; mais comment me taire sur un malheur qui est peut-être déjà irréparable? »

Jules est sans amis. L'abandonnerai-je pour obéir à des convenances frivoles, pour éviter quelques propos que tout peut démentir ensuite?

Pauline me suivra volontiers. Mais lui-même que pensera-t-il? Comment serai-je reçue, comment serai-je vue dans des lieux où on jugera qu'il doit être la seule cause de mon voyage? Je crois d'ailleurs qu'il n'existe auprès de leur retraite qu'une seule maison. Que ferai-je si elle nous est fermée?

Même jour.

Je conçois qu'avant la réflexion, beaucoup de femmes se plaignent de leur par-

tage; la vie des hommes paraît d'abord plus conforme à la nature. Cependant on verrait moins fréquemment cette opposition entre ce qu'une femme peut avoir à faire, et ce qui lui est toujours permis, si elle se plaçait dès les premiers pas dans la situation que suppose l'ordre de la société. Souvent la vie d'une femme qui n'est pas mariée devient difficile, parce que cette manière d'être se trouve pour ainsi dire imprévue dans nos coutumes.

Ainsi je vais te revoir, et ce sera sans joie! S'il est possible, ne quitte pas la ville avant mon passage; je ne saurais tarder.

LETTRE XXXII.

De Ribalte.

Demain, je lui parlerai. Ce moment devient redoutable : néanmoins il se pourrait que l'événement me justifiât.

J'aurais eu d'heureux jours. Dans quelle paix l'amitié m'eût laissée! Quelle confiance dans l'avenir!

J'avais besoin de ces instans que je viens de passer avec toi. En quittant la France, j'ai tout quitté sans doute. Il paraît singulier que je me sois mise dans une semblable position, tu dois en être encore surprise.

Ainsi j'aurais pu jouir d'une sage intimité, source de tant de biens durables! J'avoue que je t'aurais crue changée, mais je viens de te voir telle que tu fus toujours: il est trop tard! J'étais près de la frontière; tout était décidé. Malgré ton mariage, peut-être aurais-je dû vivre avec toi; en te suivant, j'aurais été tranquille. Tout vient de ma faute; je sens mieux sur une terre étrangère que ma perte sera mon ouvrage.

J'allais oublier de te dire que je n'ai pu rejoindre ton mari. Nous avions regardé comme un incident heureux que son régiment fût en Espagne, mais le prince de *** a quitté la Catalogne, et cette division de

l'armée s'est rapprochée de Valladolid. Néanmoins la lettre que tu nous avais donnée nous a été très-utile; nous sommes arrivées à Tortose sans éprouver de difficultés. J'aurais vu ton mari avec plaisir hors de chez lui, mais son absence de Perpignan ne m'a fait aucune peine: ces heures passées avec toi m'auraient semblé moins douces si nous n'eussions pas été seules.

J'ai remarqué avec satisfaction que Pauline te plaisait. Elle peut se trouver ici au premier jour dans quelque fâcheuse occurrence dont il ne résulterait pour elle aucun avantage; mais je sais que si elle a besoin de toi, jamais elle ne sera abandonnée. Je laisse entre ses mains ta lettre adressée au colonel, ainsi que d'autres papiers. J'y joindrai quelques mots que tu me donneras pour elle-même; je crois que cela lui suffirait, en attendant le moment de te rejoindre. Jusqu'à présent, elle ne

comprend rien à mes dispositions cet âge est souvent heureux dans le malheur même.

Demain donc! Mais que trouverais-je? Qu'y aurait-il de favorable à l'infortuné? Que du moins toute affliction nouvelle soit pour moi, qui ne me promets pas autre chose, et non pour Pauline, si gaie, si confiante, si tranquille!

LETTRE XXXIII.

Le temps de se plaindre est passé, il faudra plus de force désormais : le sort se déclare.

Je craignais pour Jules les inconvéniens de la surprise ; je ne voulais pas non plus arriver sans quelque précaution, et d'une manière peu convenable chez Aldiédo, cet Espagnol qui est voisin de l'ermitage, et

qui vit aussi dans une sorte de retraite. Ce n'est pas sans beaucoup de peine que je parvins à faire avertir Antoine. Je me bornais à demander quelques renseignemens nécessaires, mais Antoine résolut de me parler. Il dit qu'il désirait aller à V.... H......, pour voir quelqu'un qui venait d'y arriver de France.

Jules voulut absolument franchir avec lui des passages devenus dangereux depuis que le soulèvement s'est étendu jusqu'à cette province. Antoine s'arrangea pour se trouver seul vers la fin de la course, et ils sortirent armés : depuis quelques mois, c'était leur usage dans leurs moindres promenades. Au moment où Jules venait de le quitter, Antoine fut saisi par trois hommes; mais notre ami, qui était encore assez proche, réduisit bientôt ces campagnards a prendre la fuite.

Cependant Jules ne conserve tout son

courage que par habitude, ou par une sorte de nécessité de son caractère; il n'est plus le même dans ce qui dépend de la tête, ou il ne l'est que par intervalles, et quand il ne reçoit pas de fortes impressions. Il peut montrer encore de la prudence, mais en se livrant à des idées chimériques, et, s'il est conséquent, c'est comme nous le sommes quelquefois dans nos songes. Ces vagabonds, excités au pillage, armés à la manière des brigands, et vêtus en mendians, sont à ses yeux un parti de Mississaguis (1) dont il a triomphé. Une autre tribu voulant le choisir pour chef, il attend dans la retraite l'assemblée générale où il espère être reconnu, et dont une faction qui lui est contraire a déjà différé l'époque. Ces idées étranges sont maintenant chez lui dans

(1) En Amérique.

toute leur force : sans doute le mal sera irrémédiable s'il survient encore quelque événement de ce genre. Jules aurait besoin d'une année de repos, mais la situation du pays n'inspire que des craintes.

On n'était pas loin d'un village. Des jeunes gens reconduisirent avec zèle jusqu'à la maison de don Aldiédo un solitaire dont la vie paraît si édifiante. Alors ce bon Antoine, qui est plutôt l'ami de Jules que son domestique, Antoine qui se sacrifierait pour lui ; mais qui sait qu'on peut le laisser seul sans inconvénient, continua sa route, et se rendit auprès de moi.

Jules lui avait recommandé de ne revenir que le lendemain, et de suivre un détour afin d'éviter les hauteurs. C'est donc hier seulement que je pus aller chez Aldiedo ; le circuit que nous eûmes à faire ne nous permit d'y arriver qu'à la fin du jour.

Rassuré du moins sur la santé de Jules, et voyant que tout n'est pas désespéré, je me flattais que ma présence le calmerait en lui faisant d'abord sentir qu'il n'a point quitté l'Europe. Mais il ne demande pas à me voir. Il sait que je suis ici, que j'y suis pour lui; il le sait, ou plutôt on le lui dit. Espérons du moins qu'il l'oubliera tout-à-fait. Je m'éloignerai; le temps achèvera ce qui se prépare.

Antoine, qui se regarde comme la cause de ce dernier malheur, commence à s'inquiéter sérieusement. Il paraît que les crises précédentes avaient été moins longues.

Enfin j'attendrai. Jules est triste et sombre; mais cette funeste préoccupation,

cette sorte de manie a des objets fixes, et hors de là nous ne voyons rien en lui qui soit d'un insensé : il faudra donc que je sache ses motifs.

LETTRE XXXIV.

Dès que Jules se trouva mieux, on se hâta de lui reparler de moi. Peut-être eût-il fallu plus de patience.

Croyant que j'étais restée à Ribalte, il voulait partir aussitôt. On lui dit que je comptais me rendre à l'ermitage, il parut m'y attendre avec empressement. A chaque pas mes craintes augmentaient, et sa vue

ne devait pas les dissiper. Après deux mots prononcées d'un ton plus naturel, il s'anima subitement. « Le temps n'est pas venu, dit-il, restez inconnue. La solitude nous rend capables de grands desseins. Moi aussi j'ai été dans le désert; c'est là que j'ai oublié cette forteresse imprenable, et ces eaux menaçantes. Mais voici ce que j'entendis alors : *Tu as été choisi pour travailler au bonheur de cette partie du monde*. Je me mis à y réfléchir. Allez donc, ces mystères vous seront aussi dévoilés. Le jour du péril n'est pas votre jour; éloignez-vous du bruit. Il y aura du tumulte, et des entreprises nouvelles, et de mémorables catastrophes. Alors je deviens nécessaire; on est subjugué par l'inspiration qui me protége. Je me lève, je disperse les caciques de tous les fleuves, et le peuple fidèle peut couvrir de ses nobles tabernacles les plaines de l'Amérique. Tout m'est at-

tribué ; je dispose des lumières ou des talens de plusieurs hommes qui ont attendu sans murmure, et je fais dans nos contrées des choses inouies. Le ciel le veut, vous le savez, son tonnerre m'a éloigné de la France, et tandis que je croyais rester en Europe, une main invisible m'a conduit jusqu'ici. Vous qui traversez les mers avec une rapidité miraculeuse, vous me verrez digne de vous ; dans ce temple même où je trouve un asile contre les grands chasseurs qui ont vainement juré ma perte, je vous consacrerai des jours qui, enfin, m'appartiendront. »

Il serait également difficile de le décider à changer de demeure, ou de l'assujétir ici à quelque régime qui le tranquillisât insensiblement. Je me suis retirée plus malheureuse que je ne fus jamais. Loin de lui être utile, je lui ôterais le faible repos dont il jouit par instant ; il dit lui-même qu'il

ne me recevra plus avant le jour de sa gloire, et je dois désirer qu'il ignore notre présence dans le voisinage. Laissons-le maintenant se livrer à de certaines pratiques, à de certaines austérités qui ne paraissent pas très-dangereuses; avec de la circonspection, peut-être Antoine lui en fera-t-il bientôt sentir la bizarrerie.

LETTRE XXXV.

Tous les jours Antoine sait trouver une heure pour descendre chez Abdiedo. Je cherche avec eux quelque moyen de prouver que l'Espagne n'est point dans le Nouveau-Monde, ou que les Mississaguis ne pensent pas à prendre un chef européen.

Mais, Clémence, quand nous sommes

passionnés, différons-nous beaucoup de celui qui croit réel tout ce qu'il imagine? La passion est déjà une sorte de démence, et même elle n'en est point le premier degré. La folie effraie : nous en sommes bien faiblement séparés. Qui pourra expliquer cet instinct si heureux, et peut-être si précaire, par lequel nous distinguons au milieu de toutes les choses possibles, les seules choses existantes ?

Pendant le sommeil, les rêves ne se prolongent-ils pas avant que des doutes s'élèvent? Quelquefois, ensuite, sans être désabusé, on se demande si on veille; mais cette question peut rester long-temps indécise. Depuis que mon père ne vit plus, vingt fois je lui ai parlé en songe. Je me rappelais néanmoins et sa mort, et diverses circonstances qui confirmaient cet événement, mais c'était cela même que je qualifiais de rêve sinistre. Je me disais : Enfin

j'ai retrouvé mon père ; le voilà, c'est indubitable.

Toutefois cet examen rétablissait l'ordre dans mes sensations. Je retrouvais, en m'éveillant, le niveau incompréhensible, la ligne peut-être arbitraire qui change la teinte des objets, et qu'il faut franchir pour discerner ce que nous croyons réel aujourd'hui. A quoi tient cette différence! Quel est le rapport dont la rectitude légèrement altérée substitue la folie à la justesse, sans interrompre la vie, ou même sans que ce changement soit connu de celui que nous en disons affligé? Où sont les preuves que les sciences supposent! Qu'y a-t-il de grand et de certain dans la raison, dans le génie, dans la sagesse? Au jugement d'une intelligence supérieure, l'esprit attentif dont la dialectique nous paraît prodigieuse différerait-il beaucoup de l'insensé qui nous fait compassion?

LETTRE XXXVI.

Rien ne change ici. Les lieux sont beaux et la saison est très-belle ; mais il n'y a pas de mouvement. Les heures, les jours sont uniformes : jamais le temps ne m'a paru plus silencieux. Pauline adoucit notre situation ; elle est contente, mais sensible, et c'est ainsi que j'avais besoin qu'elle fût. Ce pays lui plaît ; si elle me

voyait moins triste, elle serait toujours satisfaite. Son caractère et l'inexpérience concourent à son bonheur; ce qui lui manque c'est de partager une destinée meilleure que la mienne. Cependant, cette disposition à la joie serait peut-être funeste un jour, si rien ne la tempérait; ne faut-il point que Pauline aussi connaisse le malheur? Le voir seulement auprès de soi, c'est la moins pénible des leçons que la fortune doit donner tôt ou tard.

Nous sommes assez bien chez don Aldiedo. Sa femme, qui n'a guère moins de soixante ans, paraît d'une humeur agréable, et nous ne pouvions trouver de meilleurs hôtes dans notre pélerinage. Leur demeure est simple; mais, du reste, elle ressemble plus à une maison française que la plupart de celles qu'on trouve en si petit nombre dans les campagnes espagnoles, surtout en s'éloignant des côtes.

L'ermitage est plus élevé ; la situation en est pittoresque. Il avait été grossièrement creusé dans le roc ; maintenant on y voit des fenêtres, des portes et deux foyers, l'un dans l'espèce d'appartement, et l'autre dans une sorte d'antre, d'où la fumée s'échappe par une ouverture naturelle. Le jardin pourrait fournir des légumes à toute une famille, mais le travail d'un seul homme l'entretiendrait en bon état, d'autant plus facilement qu'il renferme ce que j'appelle un trésor domestique, je veux dire une fontaine qui ne tarit jamais.

Il en est de l'ermitage comme du climat; ce n'est en grande partie que sur le rapport des autres que je puis en parler. Sans ce que me dit Antoine, je connaîtrais mal une demeure dont je n'ai approché qu'une fois, et, sans le vénérable Aldiedo, je n'aurais encore qu'une idée très-imparfaite du ciel de ces provinces maritimes de Va-

lence et de Murcie. Quoique l'automne soit très-avancée, nous trouvons le temps aussi beau qu'il puisse l'être à Grenoble au milieu d'octobre. Défie-toi pourtant des exagérations d'un certain voyageur, et ne crois pas que durant des siècles on n'ait vu ici que deux gelées blanches.

On nous dit que l'ordre va être rétabli dans les provinces voisines; mais d'autres Espagnols s'attendent à un soulèvement général. Nous avons été près de la mer, chez des amis d'Aldiedo. Ils reçoivent fréquemment des nouvelles, et nous en sommes naturellement avides; néanmoins, nous ne ferons plus de ces courses, qui, d'un jour à l'autre, pourraient devenir très-dangereuses. J'ai eu tort d'amener Pauline dans un pays où j'aurais dû prévoir qu'il y aurait peu de sûreté durant quelque temps. A la vérité, je n'y pouvais venir seule; mais peut-être aussi convenait-il

que je n'y vinsse point. Sans de tels motifs d'inquiétude, j'irais quelquefois visiter cette maison qui est sur le rivage, et où nous avons été bien reçus : nous n'en sommes éloignés que de cinq à six lieues.

Je voudrais être sur les pentes d'un promontoire devant l'Océan, à l'extrémité des Algarves, ou parmi les rochers de Penmark. Le brisement des grandes vagues produit les impressions les plus fortes dont nous puissions jouir en conservant notre repos. La réflexion ne me suffit pas toujours; j'ai besoin d'être ranimée par un aspect imposant. Pour rendre à l'ame le sentiment des facultés qu'elle avait reçues contre le malheur, il n'est pas d'autre moyen peut-être que le souvenir des lois immuables; il dissipe le trouble de la vie passagère. Quelle condamnation de nos chagrins, ou de nos regrets dans ce vaste mouvement des eaux, dans ce murmure solennel qui semble ré-

véler l'inconstance, le retour, le nécessaire anéantissement des choses visibles! C'est une impulsion de la marche des astres, c'est un bruit de l'univers (M). Mais le sol que nous cultivons, ce terrain immobile, ne peut être à nos yeux qu'une muette enceinte, où les hommes sont retenus pour qu'ils s'occupent de ce qui se passe, pour qu'ils se renferment dans des vues personnelles, pour qu'ils accomplissent froidement une destinée impénétrable.

Je sens ma faiblesse. Il est vrai, mon irrésolution est insensée; il est vrai, le moindre fardeau m'accable, et je consume sans dignité des jours dont j'avais conservé l'indépendance. Fatiguée d'un triste effort, d'une énergie qui, n'étant soutenue par rien de ce qui m'entoure, m'abandonne bientôt, je cherche lâchement ce que j'évitais, et quelquefois j'admets ce que je désapprouve : exempte d'erreurs opiniâtres,

je laisse le doute m'éloigner de la perfection. Cependant, si j'étais délivrée des liens, qui, sans animer le courage, embarrassent l'esprit, je suivrais avec persévérance une règle plus sûre : je deviendrais inébranlable dans un monde moins difficile à comprendre. Et d'ailleurs, moi qui frémis en prévoyant le dernier jour, le jour où nous laissons nos amis sur la terre ; moi qui conçois à peine quelle résignation peut soutenir l'idée de fermer l'œil pour ne le rouvrir jamais, de partager ce ténébreux avenir en deux abîmes, celui où nous tombons, et celui où tout se développera sans nous être jamais connu ; moi, dis-je, je succomberais volontiers au milieu des tempêtes, je m'abandonnerais à la formidable impétuosité des ondes.

Quelle maison voluptueuse, entourée de fertiles campagnes, me conviendrait comme la demeure la plus modeste, à l'om-

bre des vieux pins, au-dessus des vagues? Près de mon amie, près de Jules peut-être; Pauline avec moi; rien de plus! Mais, quand la félicité est devant nous, quand nous voulons saisir ce qui nous était propre, un empêchement secret nous écarte, et l'état présent du monde est ainsi maintenu.

Je ne suis point satisfaite de cet état du monde. Ce n'est pas que je me pique de m'attacher seulement à ce qui est grave et sévère. J'aurais vu volontiers sur quelques théâtres des parodies ou d'autres pièces un peu bouffonnes : ce sont les hochets magnifiques que je ne puis souffrir. Je crains que notre industrie ne soit détournée du vrai but. J'aperçois des marais infects, des provinces sans routes, des villes sans aqueducs et sans citernes; je demande pourquoi? Tous les temps ont vu, dit-on, les mêmes abus. Ainsi nos siècles ne seraient

guère plus sensés que les siècles anciens, et c'est précisément ce que je soupçonnais. On ajoute que, parmi nous, chacun pouvant employer à son gré ses richesses, beaucoup de mains se trouvent consacrées à ces fantaisies; mais je n'aime point qu'on laisse aux intérêts personnels tant d'indépendance, et je préférerais à une semblable liberté celle où chacun devrait s'occuper avant tout de la satisfaction publique.

Ces jours derniers, on nous montrait, non sans orgueil, des ruines de monumens inutiles construits par le vainqueur dont on a long-temps subi la loi : j'avais un double motif pour les voir avec indifférence. Semblable à d'autres peuples, celui qui termina ces travaux faisait tout pour les passions; il ne savait pas les contenir, ou y substituer de plus justes desseins. L'ouvrier qui façonne ces pierres

péniblement et opiniâtrement s'habitue sans doute à la rigueur des saisons; mais, en résistant, il se consume. Enfin il tombe. Nul n'y songe; un hôpital reçoit ses dernières plaintes, et le bloc qu'il embellissait n'aura pas un ornement de moins. On fait vivre cet homme dans une pauvreté docile, afin qu'il sache aveuglément polir des marbres qu'on trouvera précieux. Mais pourquoi l'ouvrage de l'homme serait-il plus grand que l'homme même? Comment se fait-il que l'œuvre soit belle, si l'artisan n'est rien, ou que lui-même il soit peu de chose, si son œuvre a de l'importance? Ce n'est point, dira-t-on, le travail d'un manœuvre qu'il faut préconiser. Nous admirons le génie de l'artiste qui trouva ces formes gracieuses, ces lignes sévères, cet ingénieux balancement des masses. Mais ce génie, quel bien produit-il, et

comment justifier tant de disproportion entre la peine qu'il coûte et l'amusement qu'il donne?

Celui dont le plaisir serait de procurer à sa famille les jouissances de l'intimité aurait-il moins droit à notre estime qu'un homme jaloux d'obtenir le gouvernement d'une province? L'agrément de la vie pour un esprit juste consiste dans la perfection et la constance des choses simples. Aspirer aux dignités, ce n'est pas se montrer plus grand que des hommes bornés dans leurs désirs; mais c'est être plus dupe : de tant de pauvretés qui nous mettent tous en mouvement, les moins laborieuses sont les moins déraisonnables (N). Je ne connais que deux situations pour l'ame forte. Voulez-vous achever convenablement le trajet difficile? Remplissez le premier rôle chez un peuple que vos conseils rendront heureux; ou bien, cueillez vos fruits et

fauchez vos foins dans une retraite profonde, en vous félicitant de cette médiocrité, en la chérissant à jamais, en vous délivrant des vaines prétentions. Quand on est privé de la plus douce, de la moins fastueuse de ces deux manières de vivre, on peut aimer l'autre par devoir : on n'y éprouve pas moins d'indifférence pour tout ce que le vulgaire ambitionne, et on peut y sentir également que nos facultés secrètes se rapportent à des fins éloignées.

LETTRE XXXVII.

J'aurais besoin de t'écrire souvent afin d'oublier par intervalles ma position et l'erreur qui m'a conduite ici. Je ne sais quelle sinistre attente m'annonçait de jour en jour des incidens prochains; il n'en survient pas. Cependant je n'entreprendrai rien qui demande du temps. J'avais projeté du moins de te faire connaître

les lieux où je suis ; je t'aurais conté dans le plus grand détail ce que je fais, ou plutôt comment, assez peu occupée de Pauline même, je parviens à ne rien faire; et combien j'ai peine à croire que désormais les soins de la vie me regardent en quelque chose. Je t'aurais envoyé des dessins; je voulais lever le plan du domaine où mes hôtes vieillissent dans une douce paix, tandis que ma jeunesse n'y trouve rien d'heureux. Je songeais à tout cela, mais je n'ai point de volonté : le moindre prétexte me rend à mon indolence. Enfin, il est un passage de ta lettre auquel j'ai résolu de répondre : il faut que nous nous entendions sur toute chose.

Sans interdire universellement aux femmes des travaux qui ne sont point leur partage ordinaire, je pense, comme toi, qu'elles ne doivent pas ressembler aux hommes. La nature ne fait pas moins con-

traster les deux sexes dans leurs habitudes morales que dans leurs facultés extérieures. S'ils avaient le même genre de caractère et de sentiment, ou la femme et l'homme seraient égaux, ce qui conduirait à l'indifférence, malgré l'estime, ou bien l'un d'eux se trouvant inférieur à l'autre, ne saurait en être aimé, puisque l'amour suppose une sorte d'admiration. Mais, selon l'ordre naturel, ils peuvent être remarquables sous des rapports contraires; ainsi l'un chérit dans l'autre les perfections qu'il n'aura pas lui-même, et surtout celles qu'il ne doit pas avoir. L'amour existe parce que les sexes diffèrent essentiellement; s'il était possible de les rendre semblables dans tous leurs penchans, cela seul changerait nos arts comme nos mœurs, et amènerait, avec d'autres règles de goût, d'autres principes de civilisation.

Mais pourquoi regarderions-nous comme

l'attribut exclusif d'un sexe l'usage des facultés qui appartiennent à l'espèce entière? Laissons quelque chose à la diversité individuelle des inclinations; ou bien adopterons-nous ici des coutumes qui même au fond de l'Asie ne sont pas adoptées généralement? Faudra-t-il, par exemple, qu'un fils marche pas à pas sur les traces de son père? Dirons-nous à celui dont les bras sont robustes, l'esprit pesant et les vues courtes : Tu ne puiseras pas l'eau dans les citernes, tu ne soumettras pas les buffles au joug, mais afin que ton père soit exactement remplacé, tu broderas des ornemens pour les autels, tu chanteras dans le dialecte du Boutan les roses de Chyraz, ou dix milles cavaliers d'élite se rangeront sous tes ordres.

Soit qu'un auteur fasse une spéculation en tâchant d'amuser le public, soit qu'il se propose une fin plus honnête, le talent

que demande son travail n'est pas une faculté particulière au sexe le plus robuste, mais un effet du don général de la pensée. A l'exception d'une nuance plus ou moins forte dans de certains genres, les femmes n'ont-elles pas aussi des idées, ne savent-elles pas aussi les transmettre ? Je trouve naturel, non qu'elles se livrent ordinairement à des études assidues, mais qu'il y ait des femmes instruites et surtout des femmes auteurs. On ne doit pas être surpris de les trouver pensives dans un cabinet, puisqu'on n'a pas été choqué de les voir sous le diadème exiger les hommages de tout un empire. Les femmes qui s'adressent au public dans un livre s'éloignent moins d'une réserve toujours convenable et souvent séduisante, que celles qui distribuent des instructions à des amiraux, à des aides-de-camp, à des ambassadeurs, ou qui président un conseil d'état.

Je ne veux pas que dans la seule intention de se soustraire aux sollicitudes domestiques, une femme se charge de fonctions dont elle serait souvent incapable ; je ne veux pas qu'elle affecte de s'élever pour partager le privilége de tant de gens remuans, celui de n'être utile en rien. Mais ne voit-on pas des hommes que la faiblesse de leur esprit ou de leur constitution réduit à une vie sédentaire et à des métiers de femme? Il se trouve aussi des femmes peu favorisées du sort; l'activité, l'inquiétude qui les distingue, est moins patiente que ne le demanderait la direction du ménage. Le temps des grossesses les effraie, ou elles se sentent pour l'enfance trop peu d'amour; elles jugent dès lors qu'elles suivront moins mal d'autres lois, et que leur véritable destination a quelque chose de particulier. Sans accorder à ces femmes qui paraissent se séparer de leur

sexe la supériorité sur celles qui en pratiquent les obscures vertus, je pense qu'il est des exceptions naturelles pour plusieurs d'entre nous, et que, les unes dans des circonstances dont elles ne prétendront pas se faire honneur, ou les autres par des motifs tout-à-fait justes, auront le droit de suivre leurs vrais penchans.

Je suis loin de prétendre approfondir la question, mais je dis de quelle manière je l'ai considérée jusqu'à présent. Il est douteux que cela serve à mon apologie. Malgré ma faiblesse, ai-je raison de conserver de l'indépendance? Laisserai-je un écrit dont l'utilité puisse être durable, et paraîtrai-je justifiée, du moins quand je ne vivrai plus?

Je ne voudrais pas être le jouet d'une illusion plus naïve. Je n'imiterai pas celles qui voient dans les succès en littérature un moyen d'avertir de leur existence tous

les hommes doués de quelque imagination. Si j'entre dans cette sorte de carrière, je ne me la figurerai pas semée, pour moi, des fleurs qu'on laisse plus volontiers cueillir par les gens qui les ont seuls en vue. Lorsqu'une femme déshonorée, lorsqu'un homme sans droiture, font profession d'arranger des phrases en faveur d'une opinion dominante, on les appelle tout à coup les vertueux, les éloquens, les illustres défenseurs des principes. Mais moi, j'ai vécu et je vivrai dans la retraite. Ne sollicitant personne, ne faisant aucune démarche auprès de ceux dont les jugemens captivent le public, je n'aurai pour moi ni les passions ni les intérêts du jour, et ma voix peu connue sera proscrite, en quelque sorte, comme lointaine ou dénuée d'appui (O).

Encore un mot sur la question générale. Au jugement de certains hommes, toute

personne qui n'est pas sans cesse occupée des autres, et qui ne s'est pas arrangée pour avoir à chaque instant besoin d'eux, est égoïste.

Ainsi les hommes simples seront des égoïstes au fond de leur retraite; mais dans les villes, au milieu des affaires et des concurrences, on préfère ses semblables à soi, on s'oublie pour eux. Apparemment, c'est pour se rendre utile qu'on invente tous ces métiers divers. C'est toujours à la défense des opprimés que les hommes de loi consacrent tant d'heures laborieuses, et c'est pour la patrie que tout soldat s'expose à être mutilé. Mais ceux-là sont égoïstes qui renoncent aux intrigues, à l'opulence et aux distinctions.

Sans doute ils le sont; ils veulent conserver leur noble partage, ils ont choisi d'être hommes. Mais la plupart de ceux

qu'on prétend conduire, par la voie des passions, à un renoncement inconnu d'elles, deviendront cupides ou dissimulés. Des vues personnelles, ou du moins des intérêts de famille, refroidiront toutes leurs qualités, et leur ôteront même les vastes espérances qui entretiendraient la jeunesse de l'ame. Ils seront petits et vains; ils resteront jusqu'au dernier jour esclaves de leurs futiles besoins, et on écrira sur leur tombe qu'ils ont servi leur pays jusqu'au dernier jour.

SIXIÈME ANNÉE.

LETTRE XXXVIII.

Jules était plus calme; il avait demandé à me voir, et on m'avait promptement avertie. Je voulais lui persuader de partir pour la France dès qu'il aurait les papiers nécessaires. Il me répondit qu'il s'y rendrait aussitôt qu'il serait assuré de notre union, mais qu'autrement il n'y rentrerait jamais. Je ne pus savoir quels étaient ses autres

desseins dans cette dernière supposition. Ses instances devenaient pressantes : il paraissait souffrir, et lorsque Antoine, qui commençait à le regarder avec inquiétude, s'approcha de nous, peut-être allais-je promettre. J'étais disposée à beaucoup faire pour que Jules, moins découragé, n'hésitât plus à quitter l'Espagne. Mais je crains de l'avoir trompé, en quelque sorte, pour le tranquilliser; je crains de m'être laissé entraîner par des considérations du moment.

Cette union semblerait naturelle. Au point où je suis, après ce voyage, je pourrais m'y résoudre et sacrifier d'autres idées. Mais celle-ci offre-t-elle moins d'incertitude, et dois-je attendre, de la part de Jules, des résolutions constantes? Si je lui deviens nécessaire, il faut bien que je sois à lui; mais je doute que mon seul consentement efface les traces de cette peine

intérieure dont la durée a trop affecté ses organes. Si, au contraire, sa santé s'affermit, s'il se voit rendu à lui-même, quels seront ses projets nouveaux? Où le conduiront-ils? Ai-je prétendu, d'ailleurs, que je serais heureuse?

Je vivrai dans la tristesse; je me prépare à l'aimer. Effectivement, ce qui était penible peut devenir favorable, et on peut se faire à l'amertume des alimens qu'on n'eût pas préférés d'abord: quelquefois ce régime fortifie. Peut-être ma pensée, faute d'appui, s'égarera-t-elle dans ces routes sombres; mais si, du moins, je sais y introduire une lumière que j'entrevois, je montrerai qu'il importe beaucoup plus de connaître l'affliction de l'homme que ses plaisirs. Nos avantages sont assez grands; ce qui nous manque, c'est d'éviter tant de maux dont nous croyons tou-

jours éluder la menace, et qui, tôt ou tard, peuvent accabler les moins malheureux d'entre nous.

Si mon imagination me plaçait, presque en tout genre, vers le premier rang, il faudrait descendre chaque jour. Quelles que fussent mes prérogatives ou mes jouissances, elles me paraîtraient au-dessous de moi, et, dans la prospérité, je serais encore mécontente. Mais je me soumettrai; c'est ainsi que les moindres faveurs du sort me causant d'heureuses surprises, je trouverai mon partage au-dessus de mon attente. Moyen trop détourné, dirait-on, singulier projet de renoncer à la joie, pour se rapprocher de la satisfaction, et de se vouer soi-même à une sorte de douleur habituelle! Je veux que l'utilité de cette retenue soit trop indirecte; cependant les partisans du plaisir se plaignent bientôt de

leurs ennuis, et, au contraire, on a remarqué en tous temps la sérénité des fronts vieillis dans l'abstinence.

La joie n'exprime que des choses vulgaires; ce qu'elle montre était déjà visible pour tous. Mais il est de plus vastes combinaisons pour des regards sérieux. Nul objet peut-être ne nous est connu tant que nous ne sommes pas arrivés au mouvement de douleur dont il est le résultat, l'effet ou l'emblème. La tristesse pénètre ces secrets de la nature dont les riantes couleurs ressemblent à un déguisement. Dans ce qu'elle nous laisse apercevoir, la nature est toujours l'expression d'une pensée laborieuse, ou l'effort d'une puissance gênée dans sa lutte contre le désordre. La voix de l'homme a plus d'étendue lorsqu'elle révèle des vérités austères; c'est un son mystérieux dans l'espace. La tristesse du sage ne s'arrête pas à des malheurs per-

sonnels; elle est instruite, elle est désintéressée. Dans un monde auquel le juste n'appartient plus, il déplore ce qu'il n'éprouve pas, et il plaint l'erreur que nulle passion ne lui fait partager : les larmes du génie semblent tomber des cieux.

Non, je ne prétends pas faire un choix entre les moyens d'obtenir des heures plus paisibles; un autre en décidera peut-être. Mais, quoi qu'il fasse, et quelque parti que je prenne moi-même, j'appartiens au malheur; j'en reçois de toute part je ne sais quel avertissement, et les jours qui passent sans amener un malheur nouveau ne me paraissent que des jours de délai. On se persuade que Jules se rétablit, mais dusses-tu me croire aussi en délire, je pense que cela ne s'achèvera pas. Et si je cessais de craindre pour lui, je craindrais pour toi. Je ne sais, mais l'effroi me

pénètre, et je gagnerais maintenant à cesser de vivre.

Dans cette soirée d'Evaldar que je reprochais au sort, il avait mis l'avenir à ma disposition, en nous réunissant Jules et moi. Puisqu'il en est ainsi, pouvais-je dire, ne nous quittons plus. Mais ayant pris avec moi-même un engagement sérieux, j'ai voulu tout concilier : cette marche circonspecte m'a conduite ici.

On se plaint d'être assujéti, et pourtant on ne fait pas tout ce qu'on pourrait faire. C'est que nos désirs, où opiniâtres ou trop mobiles, s'accordent rarement soit avec la rigueur, soit avec l'indulgence que nous trouverions dans le cours des choses. J'entrevois aussi une contrainte irrésistible dont nul ne déterminera les suites : quels que soient nos efforts, notre condition mortelle ne s'explique pas.

Il est des hommes qu'une sorte d'infir-

mité, une étrange disposition des sens fait agir durant le sommeil. Ils marchent sans redouter les obstacles; ils écoutent, bien que le silence les environne, et ils veulent regarder sans s'apercevoir qu'ils sont dans les ténèbres. Qu'ont-ils qui les distingue de nous, si ce n'est que la vanité de leurs mouvemens est déjà incontestable? Le moment qui doit montrer ce que sont les nôtres n'est pas arrivé; mais, nous aussi, nous arrangeons des fantômes. Nous croyons vivre; cependant un réveil subit dissipera tout ce qui nous agite, et les êtres réels seront dévoilés. J'ai besoin de cette grande attente. Le rêve dont je suis fatiguée va-t-il finir? Je crois qu'il est interrompu; j'éprouve quelque chose d'inaccoutumé dans les sentimens les plus ordinaires. Je me vois sans soutien, et je me détruis moi-même. Où êtes-vous, ô mon père? En me quittant vous avez ébranlé le sol

qui me porte encore ; je n'ai pu le raffermir, me voici sur la pente funèbre. Qu'il est effrayant le trompeur renouvellement des choses ! Dès que nous avons passé la première jeunesse, ce n'est plus qu'un long désastre : ces regrets forment l'histoire du monde. Qui de nous n'a pas vu tomber ce qu'il aimait ! Qui n'a pas senti dans ses désirs les plus chers l'instabilité des biens, et dans ses pertes irrémédiables la continuelle destruction des âges ?

LETTRE XXXIX.

Cette lettre pourra être remise en des mains sûres, et, quoique je n'aie qu'un crayon, je profite, de l'offre qu'on nous a faite.

Nous ne trouvons point d'asile; nous en avons cherché pendant la nuit, mais durant le jour nous n'osons faire aucun mouvement.

Ceux qui nous avaient accueillis ont péri sous nos yeux, et leur maison est détruite. Des hauteurs où nous sommes on distingue la fumée qui s'élève encore de ces ruines. Jules s'est battu avec un bonheur surprenant, mais son courage n'a pu nous sauver tous.

Pauline n'a pas été aperçue; il était difficile qu'elle le fût dans une ancienne masure où on l'avait placée à une certaine distance de la maison. Je lui avais fait promettre de n'en point sortir.

Plus forte qu'elle, et bien décidée quant au parti que j'aurais à prendre dans des momens extrêmes, je restai auprès de Jules. Notre brave Antoine sait encore se servir d'un sabre, mais il a reçu deux blessures. Quant à moi, l'audace de Jules acheva bientôt de me rassurer. Pendant que j'évitais qu'on ne le surprît par derrière, il repoussait tous ceux qui osaient se présenter en face.

J'ai vu contre lui seul jusqu'à neuf ou dix hommes, mal armés, il est vrai, et n'ayant guère pour se rendre redoutables que des instans de frénésie.

Mais il faut te dire ce qui s'est passé; j'ignore si je trouverais l'occasion de te faire parvenir une autre lettre.

Avant-hier, un officier français et quelques chasseurs de son corps ont été poursuivis de loin par une nombreuse bande d'espagnols. Forcés d'abandonner la direction qu'ils avaient voulu suivre, ces militaires se sont présentés devant la maison d'Aldiedo; ils croyaient avoir assez d'avance pour que le lieu de leur refuge ne fût pas connu. Nous ne pouvions leur dire de se retirer; mais comme il paraissait impossible qu'ils se défendissent avec succès, Aldiedo leur persuada d'entrer dans une sorte de cave qui se trouvait masquée par un nouveau mur. Ils

lui laissèrent leurs fusils, qu'il joignit à ses propres armes, dans une salle au bas de la maison. Plusieurs montagnards arrivèrent si promptement qu'Aldiedo ne douta plus qu'ils n'eussent vu entrer les Français; effectivement ils l'affirmèrent, en demandant qu'on les leur livrât. Jules se trouvait avec nous, mais on eût pu le croire du pays, parce qu'il commence à en connaître le langage. Sans doute il passa pour un ancien solitaire; son accoutrement écartait le soupçon. Dès le premier instant j'avais mis Pauline en sûreté; cette place eût pu contenir deux personnes, mais la femme d'Aldiedo ne voulait point sortir de la maison. Pour lui, voyant arriver le reste de la troupe, composée d'environ cinquante hommes ou femmes, qui commençaient des recherches, il leur dit : Les Français que vous poursuiviez sont entrés chez moi. Vous jugez qu'ils n'ont pas eu le temps

de demander mon consentement. Ils ne voulaient d'abord que se défendre avec plus d'avantage, mais je les en ai dissuadés. Vous vous trouveriez douze contre un. Cependant ils ne me paraissent pas d'humeur à être vos prisonniers, que voulez-vous d'eux? J'ai leurs armes en mon pouvoir, et je vous en réponds..... Qu'ils soient armés ou non, crièrent-ils, il faut que nous en purgions le pays. Français, dit Aldiedo d'une voix forte, reprenez vos armes, on déshonore le nom espagnol. Déjà il avait l'épée à la main; Jules, en montrant ses pistolets, arrêta les premiers qui se présentèrent, et Antoine ouvrant subitement la salle, les Français qui s'étaient élancés au premier mot se saisirent des fusils. Les assassins furent attaqués eux-mêmes avec une impétuosité à laquelle ils s'attendaient peu, et le plus hardi des leurs fut renversé par cet officier dont il ne vou-

lait, disait-il, que les épaulettes. Jules, profitant de ce moment, va droit au chef de la troupe, le désarme, et lui tenant l'épée sur la poitrine, exige qu'il emmène son monde : cet homme le promet, et sans doute, avec quelque souvenir de l'ancienne loyauté castillane.

Il n'en fut pas de même de ceux qui le suivaient. Ils s'étaient retirés mécontens; ils revinrent presque aussitôt avec une nouvelle fureur; leur troupe était grossie de quelques hommes, et notre perte semblait certaine. Quand nous les aperçûmes, ils étaient arrêtés, ils délibéraient. Pour nous, quelles mesures devions-nous prendre? Notre nombre était si petit que malgré mon sexe et l'âge d'Aldiedo, on ne put nous refuser de partager encore le péril. J'allai dire un mot à Pauline pour la rassurer à notre égard; elle demandait en grâce à être au milieu de nous, mais j'exi-

geai qu'elle ne se montrât point sans être avertie, quel que parût être l'événement.

Ramassés du fond des diverses provinces, forcenés sans ivresse, et jetant des cris sauvages sous un doux climat, nos ennemis offraient le spectacle le plus décourageant dont l'homme puisse être frappé en observant des hommes : la passion brutale qui les défigurait eût choqué ceux mêmes qu'ils eussent défendus. Au reste, j'entrevoyais avec assez de tranquillité, pour Jules comme pour moi, le terme de nos faibles espérances. Aujourd'hui, j'ai moins de courage : je ne suis plus soutenue par la présence du péril. Mais continuons.

En un instant nous sommes entourés. Aldiedo est mortellement frappé. Jules et l'officier français, soutenus par ses quatre chasseurs dignes de le suivre, se précipitent parmi tous ces misérables, les dispersent, et les forcent enfin à prendre la fuite.

J'avais été très-exposée. Trois hommes voulurent me saisir dans un moment où je ne voyois qu'Antoine auprès de moi ; Jules s'en aperçut, et n'en laissa vivre qu'un seul. Mais, Clémence, tandis que les hommes s'acharnaient contre nous, les femmes enfonçaient les portes de la maison ; elles y mettaient le feu, et quand nous rapportâmes auprès des ruines Aldiedo presque mourant, il y trouva sa femme égorgée.

Par un mouvement involontaire, je me retirais. Jules vint auprès de moi ; j'avais un égal désir de le voir. Nous nous rencontrâmes dans le lieu même du massacre. Plusieurs mourans imploraient des secours que tous nos efforts n'eussent pu leur procurer. Jules n'était blessé que très-légèrement ; mais je redoutais pour lui les suites de ces violentes émotions : je le voyais pénétré d'une sorte de terreur. Néanmoins,

ce sentiment qu'on n'aurait pas prévu après le sang-froid qu'il venait de montrer, n'affectait point sa raison. Pensif, muet et dans une attitude que je ne saurais rendre, il considérait alternativement la beauté du ciel, et à ses pieds, parmi les fleurs, les charbons de l'incendie. Un malheureux dont le visage paraissait mouillé des sueurs de la mort repoussait nos soins ; il restait presque enseveli dans la cendre embrasée. Si le carnage est inévitable, où sont les traces de la perfection? Qui les suivra? Le désordre aura ses convenances ainsi que la justice, et rien par momens ne sera glorieux comme le délire du mal.

Cet officier est fils du général C*** ; il était chargé d'ordres qui ne devaient point souffrir de retard. Il partit en jurant amitié à celui qu'il nomme son frère d'armes. Dans trois jours nous pourrons recevoir une escorte qui ne nous quittera qu'à Bar-

celonne, d'où la route paraît sûre jusqu'aux frontières de France.

Nous avons vu la dernière heure du vénérable Aldiedo. Nous voulûmes l'éloigner de sa maison presque démolie; on le transporta comme on put jusqu'à l'ermitage. Il supportait ses peines avec une fermeté très-remarquable; son œil sec était consumé par la douleur, et des sanglots eussent paru moins déchirans que l'uniforme tranquillité de sa voix souffrante. On alla chercher quelques spécifiques désignés par lui-même d'après nos instances; mais il fallut un temps considérable, parce que le village le moins éloigné n'a plus d'habitans, et ce qu'on apporta ne soulagea point cet excellent vieillard.

Dans ces derniers entretiens nous nous ouvrîmes à lui sans réserve, et nous avions aussi toute sa confiance. « Mon premier ancêtre connu, nous dit-il, était un de ces

barons qui, ainsi que les Gandia, les Bunol, les Sinarcas, allégèrent par divers moyens l'extrême infortune des Maures au temps de Philippe III. Ma famille a aimé la justice, mais elle est devenue pauvre, et notre nom s'est oublié. Pour moi, j'ai renoncé à l'illustration dès ma jeunesse; je ne me suis proposé que de remplir une obligation commune à tous les hommes, celle de ne jamais nuire. Je pensais qu'un séjour de quelques années au Mexique me procurerait de l'aisance; mais comprenant bientôt que le commerce borné à ses moyens naturels me serait peu favorable, je me retirai jeune encore dans mon modeste héritage où se sont écoulées trente années paisibles. Vous en voyez le terme : l'amertume de la vie humaine se retrouve en son temps. »

LETTRE XL.

De l'Ermitage.

Ceci te parviendra certainement. Nous ne sommes pas abandonnés.

On a intercepté des papiers parmi lesquels se trouvaient ceux que j'attendais pour Jules. Son nouvel ami en a eu connaissance, et je viens de les recevoir.

Les derniers événemens n'ont fait sur l'esprit de Jules aucune impression fu-

neste. Pour expliquer ce calme si nouveau chez lui, cette amélioration qui reste peut-être inexplicable, il est réduit à l'attribuer à ma présence. L'opinion d'Antoine est plus savante. Persuadé, comme autrefois, que l'état de médecin était sa vocation, il s'est mis à consulter avec lui-même. Il juge définitivement qu'une transpiration plus égale, sous un ciel plus chaud, commence à corriger dans notre Américain on ne sait quel vice du sang, et que la réunion des deux causes doit achever bientôt cette guérison.

Le temps est mauvais ; nous ne pouvons plus passer la nuit sur la terre ou sur des arbres. D'ailleurs nous ne savons pas encore le jour où on viendra nous prendre. Pauline est incommodée. Antoine n'est pas très-bien guéri ; ses blessures auraient exigé des soins plus éclairés que les nôtres, mais le pays qui nous entoure est désert.

Ces circonstances nous engagent à rester parmi les rocs où est la demeure de Jules, et comme divers indices nous font croire qu'il n'y avait point de gens de cette province-ci dans la troupe qui nous attaqua, nous pensons que notre asile est inconnu d'elle : nous n'apercevons aucun vestige d'hommes. Un peu déconcerté maintenant dans son ermitage, Jules s'observe lui-même avec une secrète inquiétude. Enfin ses droits dans sa patrie ne lui seront plus contestés, et nous avons pour notre escorte la parole d'un homme rempli de zèle et d'honneur. Dans deux semaines je puis t'embrasser; j'espère même ne plus m'éloigner de toi.

Nos peines sont amères, et cependant j'en attendais plus encore; j'éprouvais une sorte de besoin de m'attacher à des pensées qui m'obsédaient sans cesse. Quand la voix du malheur nous poursuit dans la re-

traite, elle devient trop sinistre. Pourquoi ne serions-nous pas exposés à l'affaiblissement du caractère et de la raison, comme nous avons tous à craindre de perdre l'ouïe ou la vue? Il est certain du moins que nos alarmes nous protégent mal. J'aurais presque affirmé à l'égard de Jules ou même de Pauline, ce dont tu vois qu'il n'est rien; je prenais mes craintes pour un avertissement.

LETTRE XLI.

Il faut me dire si tu seras encore à Perpignan ; si cela est sûr, je pense que je vais y aller, Pauline veut écrire à ma place. Elle a raison, elle t'en dira davantage.

Ce qui suit est de la main de Pauline.

L'escorte vient d'arriver. On ne pour-

rait pas attendre votre réponse. Nous allons partir avec le cher Antoine, tous trois. M. de Medisdal, vous le voyez, madame, il n'est plus.

Les Espagnols sont revenus à l'endroit ou avait été la maison qu'ils ruinèrent; nous les avons vus d'ici. Ils regardaient partout. Ils montent de notre côté, cherchant au hasard. Ils aperçoivent les fenêtres, bientôt ils brisent la porte; M. Jules se précipite sur eux avec deux pistolets et un sabre qu'il tient entre les dents; il en tue un, il en renverse un autre. Il reçoit une balle dans la poitrine, et il tombe presque sur nous : il n'a pas prononcé une parole.

Mais je vais vous dire comment nous avons échappé, nous, quoiqu'il valût mieux mourir aussi. Tout de suite on entend plusieurs coups de fusil, à deux cents pas peut-être. Les Français arrivaient; quand

ils entendirent que nous étions attaqués, ils coururent en tirant d'avance pour en imposer aux assassins. Effectivement, ceux-ci, apercevant une quinzaine de baïonnettes, se dispersèrent dans les bois. Tout allait bien sans ce coup de feu, le seul qu'ils aient tiré sur nous, et qui fera notre malheur à tous. Comment vous dire dans quel état vous reverrez votre amie? Il semble impossible qu'elle achève le voyage; cependant il faut partir, et dès à présent.

Nous avons dû ce secours au fils du général. Ne pouvant venir lui-même, il en a chargé un sous-officier, qui l'avait suivi dans l'autre occasion. C'est celui-là qui a fait tirer de loin, ce qui a empêché qu'on ne nous massacrât tous.

Je finis, ne m'exprimant pas comme je voudrais; dans un autre temps, Madame, je ne serais pas chargée de vous écrire.

Mais le bras d'Antoine ne se rétablit pas encore, et puis il est comme stupide de douleur.

De la main d'Isabelle.

Pauline me fait vivre; tu la connais. Je suis si malheureuse, qu'elle s'est mise à me rappeler que mon amie existait, qu'elle m'attendrait. Ainsi, quand je serai entre vous deux, vous me délivrerez de tout soin, de toute obligation. Sers-lui de mère. Pour moi, j'ai une autre espérance. Nous partirons quand on voudra.

CONCLUSION.

Isabelle passa la frontière. Lorqu'on fut arrivé à Perpignan , Pauline tomba malade , mais elle se rétablit bientôt. Le fidèle Antoine au contraire continua sa route jusqu'à Grenoble , où il mourut quelques mois après. Il n'y eut pas lieu de craindre alors pour la vie d'Isabelle ; ce-

pendant on ne put observer sans inquiétude le calme apparent de ses regrets, la lenteur de ses idées les plus spirituelles et les plus douces, enfin cette sorte de santé invariable, moins heureuse que la santé ordinaire. Isabelle était affaiblie; son regard ne paraissait plus aussi vif, aussi pénétrant, mais il y avait peu de changement dans ses traits, plus agréables que réguliers. Malgré les effets d'une tristesse invincible, elle conservait cette beauté des formes qui avait fait dire à un célèbre artiste, qu'on ne saurait trouver sans doute un meilleur modèle si on voulait peindre Vénus sortant des ondes.

Un homme avait vu Isabelle aussi peu vêtue que Vénus, Anadyomène, et d'ailleurs ce qu'il avait pu connaître de son caractère dans cette singulière rencontre l'avait frappé. Lorsqu'ensuite elle lui dit qu'elle n'écouterait pas ses propositions,

parce qu'elle avait des desseins très-différens, il parvint à se faire une idée de ces projets, et il entendit parler de Jules de Medisdal. Il fut aussi informé du voyage d'Isabelle et de son retour en France. Il vit enfin la retraite où elle se fixa pour n'être plus éloignée de son amie. Cette dernière demeure était une vieille maison rustique, près du Canigou, et de la route de Ville-Franche. Auprès de sa bienfaitrice, Pauline était satisfaite; mais comme il pouvait devenir indispensable qu'elle eût quelque habitude des villes, elle allait dîner toutes les semaines chez Clémence, qui venait quelquefois aussi passer une journée avec Isabelle, pour se distraire de plusieurs chagrins domestiques.

Rarement les deux amies se voyaient à Perpignan. C'est là toutefois que l'ancien jardinier, redevenu le comte de.... et rentré dans ses biens en Languedoc, pressa vi-

vement Isabelle de changer sa manière de vivre, sans renoncer à sa campagne, et quitter la cabane du Canigou pour une demeure dont la situation n'était guère moins agreste. Il pensait qu'Isabelle aimerait un jour à parcourir les Pyrénées. Ces montagnes ont, comme les Alpes, plus voisines de Grenoble, leurs torrens, leurs neiges, leurs glaciers même, leurs solitudes, leurs grands arbres résineux, leurs débris sauvages. Déjà il en avait visité les eaux thermales, les plus riches que l'on connaisse, et il avait observé chez diveres peuplades une bonhomie ingénieuse, une singularité, une rustique élégance de mœurs, et de certaines coutumes qui rappellent les temps les plus reculés de l'Europe.

C'était un homme d'un caractère sûr; on ne connaissait de lui que des traits généreux et d'honorables sacrifices. Il avait

encore quelque originalité dans ses goûts, et, s'il est permis de le dire ici, un semblable défaut ne devait pas déplaire à celle qu'il voulait persuader. Elle répondit néanmoins que d'inébranlables résolutions ne lui permettaient aucun lien nouveau. Elle s'occupa constamment d'un écrit dont elle avait arrêté le plan la veille même de son départ pour l'Espagne. Sa santé ne parut jamais détruite, mais ses forces diminuaient d'année en année. Clémence finit par attribuer cette sorte de langueur à l'assiduité du travail, ou aux erreurs d'un régime trop frugal; mais Pauline en jugeait mieux, et n'eut plus un moment de gaieté.

Près de huit ans s'étaient passés. Selon sa coutume, Isabelle descendit à la ville. Cette fois elle resta plusieurs jours avec Clémence; elle lui laissa le manuscrit d'un ouvrage qu'on devait imprimer à Lyon.

Elle partit au lever du soleil, tandis que Clémence dormait encore. C'était le 16 novembre; on ne voyait pas de neige sur la montagne, excepté près de la cime. Des enfans aperçurent Isabelle; les sentiers qu'elle suivait alors l'écartaient un peu de son asile, mais il paraît qu'elle avait le dessein d'aller plus loin. Le soir même le feu prit dans la maison qu'elle venait de quitter. M. Libz... et sa femme étaient absens; ils n'avaient laissé qu'un domestique fort jeune. Cet homme n'osa pas d'abord enfoncer les portes de leur appartement, et ensuite on ne put sauver qu'une faible partie de ce qu'il renfermait.

Ainsi doit avoir disparu le manuscrit d'Isabelle. Il ne reste rien de l'infortunée. Dix ou onze jours après, deux hommes de Valmonya la trouvèrent dans l'angle d'un rocher exposé au couchant, à une grande élévation : le froid des montagnes lui avait

ôté la vie. Elle aura eu besoin de repos ; elle aura été saisie par ce sommeil irrésistible dont la mort est le seul terme. Clémence qui l'avait chérie, sans trop la comprendre, sentit en la pleurant de quel prix avait été son amitié.

NOTES.

NOTE *A*. (*Page*. 47.)

De semblables expressions peuvent échapper à une femme au fond des provinces.

On voit qu'Isabelle ne parle ici que des mariages dans lesquels du moins les principaux devoirs sont remplis de part et d'autre.

NOTE *B*. (*Page* 56.)

Deux ou trois siècles suffisent pour que l'eau s'ouvre ainsi un passage à travers le roc.

Note *C.* (*Page* 83.)

Depuis un certain temps, les voyages entrepris pour les progrès des sciences, ou même dans d'autres vues, ont beaucoup ajouté à nos connaissances topographiques. On a de nombreux dessins des pays éloignés; mais les dessins et la gravure ne rendent qu'imparfaitement l'effet du ciel, l'état de l'atmosphère, la teinte générale des lieux, cet ensemble dont l'harmonie est variée selon les différens climats.

Note *D.* (*Page* 83.)

Ces remarques d'Isabelle paraîtront moins justes maintenant qu'à l'époque où elles doivent avoir été écrites.

Note *E.* (*Page* 98.)

On a trouvé cette ébauche jointe au recueil des lettres.

VIOLETTE DES BOIS.

Image du plaisir qu'on espère et qu'on donne,
Souffle pur du printemps, dernier soupir d'automne,

Violette qu'on cherche, et qu'on aime toujours,
Témoin constant de nos plus heureux jours,
Tu fleuris dans les prés, les bois sont tes asiles,
Tu chéris du désert les demeures tranquilles!
Au pied d'un roc, dans des lieux ignorés,
Tu prodigues en paix des parfums admirés,
Bienfaits silencieux de la saison nouvelle.
Quand les vents sont moins froids, quand la nature est belle,
Tu marques le retour des simples voluptés,
Ou du monde idéal tu redis les beautés.
Et quand l'été n'est plus, quand les beaux jours finissent,
Lorsque la feuille tombe, et que les cieux pâlissent,
Tu reparais sous le calme des airs;
D'un aimable souris tu suspends les hivers;
Tu fermes doucement le cercle de l'année,
Aux plus doux souvenirs tu sembles destinée.

NOTE *F*. (*Page* 101.)

On avait d'abord retranché cette lettre (la 16e), mais il est possible que plusieurs personnes la trouvent curieuse, tout en la jugeant bizarre.

Elle contient des passages qui ont été insérés dans le *Mercure du dix-neuvième siècle*. Il faut qu'Isabelle ait eu connaissance des papiers laissés jadis au village d'E-

troubles, et dont je parlais en 1823; mais cela n'a pu se faire que par des moyens dont je ne saurais rendre compte.

Note G. (*Page* 106.)

Si on préfère aux suppositions d'Isabelle quelque chose de plus conforme à ce qu'il peut y avoir en cela d'idées reçues, on pourra consulter *le Langage des Fleurs*, par madame de la Tour. Ce qui suit est extrait de cet agréable ouvrage.

Acacia; amour platonique.
Acacia rose; élégance.
Amandier; étourderie.
Amarante; immortalité.
Anémone; abandon.
Angélique; inspiration.
Armoise; bonheur.
Aubépine; espérance.
Balsamine; impatience.
Barbeau bleu; délicatesse.
Belle-de-jour; coquetterie.
Belle-de-nuit; timidité.
Bouton d'or; lustre.
Bruyère; solitude.
Buis; stoïcisme.

Cèdre; force.

Chardon; austérité.

Chèvrefeuille; liens d'amour.

Chiendent; persévérance.

Citronelle; plaisanterie.

Clématite; artifice, pauvreté.

Coquelicot; consolation.

Cormier; prudence.

Cyprès; deuil, mort.

Datura, charmes trompeurs.

Eglantier; poésie.

Erable, réserve.

Fougère; sincérité.

Fraisier, bonté parfaite.

Genêt d'Espagne; propreté.

Genévrier; asile, secours.

Géranium; sottise, esprit mélancolique.

Giroflée des jardins; beauté durable.

Giroflée des murailles; fidélité au malheur.

Giroflée de Mahon; promptitude.

Héliotrope; enivrement.

Hêtre; grandeur, prospérité.

Houx; prévoyance.

Hyacinthe; jeu.

If; tristesse.

Iris, message.

Jasmin; amabilité.

Jasmin d'Espagne; sensualité.

Jasmin de Virginie; séparation.

Jonquille, désir.

Julienne; fausseté.

Lierre; amitié.

Lilas; première émotion d'amour.

Lilas blanc; jeunesse.

Lis; majesté.

Marguerite (petite), innocence.

Marronnier d'Inde; luxe.

Mélèse; audace.

Menyanthe; calme, repos.

Muguet; retour du bonheur.

Myrtile; trahison.

Narcisse; égoïsme.

Noisetier; réconciliation.

Œillet blanc; pureté de sentimens, talens.

Œillet d'Inde; aversion.

Œillet jaune; dédain.

Œillet-mignardise; enfantillage.

Œillet panaché, refus.

Œillet de poète; finesse.

Œillet rouge; amour vif et pur.

Olivier; paix.

Oranger (fleurs d'); chasteté, virginité.

Osier; franchise.

Pavot blanc; sommeil du cœur.

Perce-neige; consolation.

Pervenche; doux souvenir.

Pied d'alouette; légèreté.

Pin; hardiesse.

Pivoine; honte.

Platane; génie.

Pois de senteur; plaisirs délicats.

Pyramidale bleue; constance.

Reine-marguerite; variété.

Ronce; remord.

Rose blanche; silence.

Rose blanche (bouton de); cœur qui ignore l'amour.

Rose à cent feuilles; grâce.

Rose jaune; infidélité.

Rose des quatre saisons; beauté toujours nouvelle.

Rose mousseuse; amour, volupté.

Rose ouverte; beauté.

Sapin; élévation.

Saule-pleureur; mélancolie.

Scabieuse; veuve.

Souci; désespoir, jalousie.

Syringa; amour fraternel.

Thlaspi; roideur.

Thuya; vieillesse.

Thym; activité.

Tournesol; fausse richesse.

Tremble; gémissemens.

Troène; défense.

Tubéreuse; volupté.

Violette; modestie.

Violette blanche; candeur.

NOTE *H*. (*Page* 122.)

A la suite de quelques chagrins, Bernardin de Saint-Pierre fut attaqué d'une affection nerveuse toute particulière, et qui le faisait beaucoup souffrir si seulement il traversait la Seine en bateau.

NOTE *I*. (*Page* 128.)

Isabelle ne dit point qu'il faille suivre les règles de l'honneur quand elles ne s'accordent pas avec les lois morales; mais elle observe que l'honneur peut exiger ce que la seule raison ne prescrirait pas. Quelqu'un brave-t-il les caprices de l'honneur pour suivre le véritable devoir, c'est naturellement qu'il est déshonoré, puisqu'en effet il a manqué à l'honneur du jour. Si un homme de bien se

jette dans cette situation volontairement, il ne pourra pas ensuite s'en plaindre avec amertume : c'était une belle épreuve pour la vertu. Mais il faut être sûr de soi dans cette résistance, il faut avoir raison essentiellement et incontestablement.

Note *J.* (*Page* 156.)

Isabelle paraît s'être rappelé le mot si remarquable de Rousseau : « Hors l'être existant par lui-même, il n'y a de beau que ce qui n'est pas. »

Note *K.* (*Page* 192.)

« .... Le genre du paysage est une invention toute moderne.... Ce sont peut-être les seuls ouvrages de peinture qui s'expliquent d'eux-mêmes, parce qu'on les sent, tandis qu'on étudie tous les autres. Un site plaît ou déplaît à l'instant; l'impression qu'on ressent et le jugement que l'on porte ne sont qu'un. D'ailleurs tout le monde aime la campagne, parce que tout le monde l'a vue. C'est un besoin inné dans le cœur de l'homme de regarder le ciel, d'écouter l'eau couler, de se plaire au bruissement des feuilles.... » (*Moniteur*, 29 mai 1822.)

NOTE *L*. (*Page* 195.)

Dans les montagnes, le mot sommet reçoit souvent une acception à peu près semblable. Près de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, il est une espèce de vallon nommé *sommet de Prou.* En effet, quand on y est arrivé, on cesse de monter pour un temps, et les gorges inclinées où on entre ensuite sont séparées de celles qu'on avait suivies jusque-là.

NOTE *M*. (*Page* 232.)

Le mouvement des eaux paraît ici la plus frappante impulsion de la vie générale. L'eau forme insensiblement des corps solides. Quand elle manquera sur le globe, il ne s'y trouvera plus rien d'animé. Sans le bruit des eaux, les sites les plus curieux sont bientôt trop uniformes : pour embellir le paysage, il faut au moins des rivières ou des torrens. On rencontre des situations heureuses sur le bord des mers intérieures ; cependant elles ne sont que de grands lacs assez rarement agités. Mais l'Océan sans bornes a presque partout des courans profonds, et des vagues puissantes, ou de secrets murmures. Les flots de la grande mer et l'immensité des cieux, voilà ce qui est vaste, ce qui est beau, ce qui plaît toujours également.

Note *N.* (*Page* 237.)

On pourrait se tromper sur ces réflexions d'Isabelle si on ne les rapprochait point de quelques autres passages, et si on ne considérait pas ce qu'elle fit elle-même lorsqu'elle n'eut plus à suivre qu'une idée principale.

Un esprit vaste ressent des besoins auxquels la paix ne suffirait pas. Si vous restez oisif dans la retraite, ne sera-t-on pas en droit de vous reprocher même une aptitude qui ne devait point rester infructueuse? En se bornant à régler ses propres affections et ses intérêts les plus directs, on peut être respectable, mais on n'est pas magnanime. Le grand homme, dans l'opinion des peuples, a de l'influence sur une nombreuse génération, et c'est ainsi que les talens militaires donnent l'immortalité. Le grand homme aux yeux des sages, le véritable grand homme, est celui qui, en changeant la condition d'un peuple, l'améliore réellement. Vivre tranquille sur le sol défriché par ses pères, en renonçant à la richesse, en oubliant les distinctions, en méprisant l'intrigue, c'est avoir un bon esprit, sans doute; mais c'est se décider à n'être pas nommé parmi les hommes supérieurs. Pour mériter, au milieu de ce repos, l'estime de vingt générations, il faudrait leur laisser des pensées utiles, des pages fortes et vraies.

Note O. (*Page* 246.)

Si le nom de l'auteur dont on ouvre le livre a déjà fait du bruit, on se prépare à discerner les beaux morceaux, afin de se prouver du moins à soi-même qu'on a du goût. Le premier mouvement oratoire qui se rencontre est déclaré sublime par la prévention, et elle admire la profondeur ou la délicatesse d'une epithète oiseuse, tombée là par hasard.

Ce livre porte-t-il, au contraire, un nom peu connu, ce sont les défauts seuls que cherche la sagacité. Si même on est frappé de quelque beau passage, cette approbation trop particulière ressemble encore à du dédain. On examine si l'auteur n'a pas imité gauchement les grands modèles. Réellement, dira-on, ce n'est pas très-mal; il faudra que j'en lise ce soir deux ou trois feuillets, si je n'ai pas d'autres nouveautés. Peut-être cet écrivain, que vous jugez comme on en jugea plusieurs autres devenus célèbres depuis, n'aura-t-il pour vos descendans que des pages admirables.

